

Intranqu'illités

REVUE



HAITI-FRANCE-DANEMARK-ALLEMAGNE-CANADA-CONGO-SUISSE



pia petersen tamara suffren makenzy orcl wilfried n'sondé pascale monnin james Noël

RÉSIDENCE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Passagers des Vents

JANVIER 2012 :: N°1 ::

«Offrir l'hospitalité aux imaginaires du monde entier, et ceci sans aucune faille. Tant mieux encore si cela arrive d'Haïti»

James NOËL



LA BELLE AMOUR HUMAINE

Heureuse année à mon ami l'Homme!

Heureuse année aussi à ceux qui se cherchent et ne se trouvent pas encore.

Heureuse année aussi à ceux qui ont trébuché dans le chemin difficile.

Heureuse année quand même à ceux qui ne croient à rien, même pas à eux-mêmes.

Heureuse année, bien sûr, à tous ceux qui souffrent, luttent, espèrent et croient toujours.

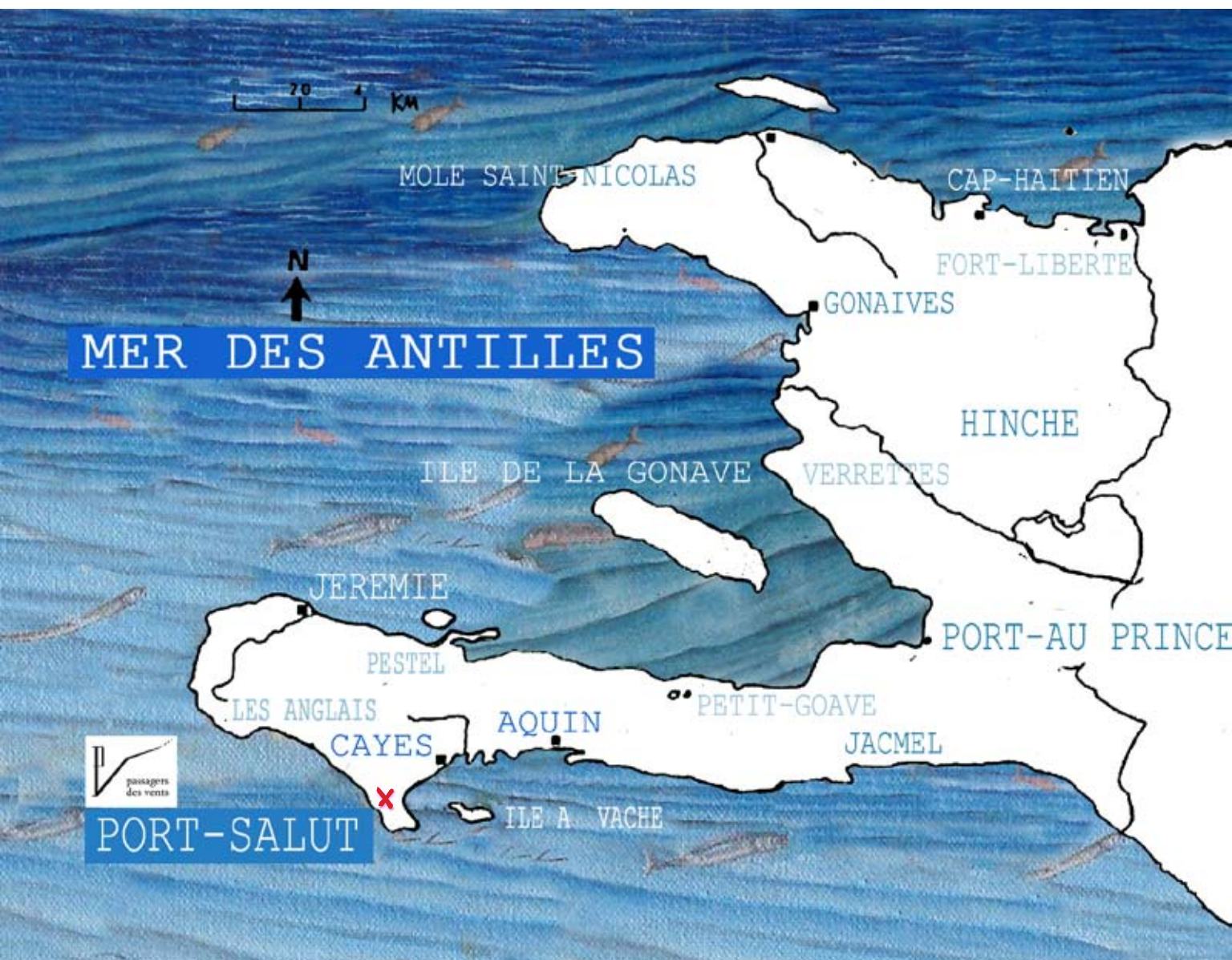
Heureuse année à tous mes frères, mes amis,
à tous mes compagnons du spirituel
qui combattent pour trouver la joie,
la paix du coeur,
et le sentiment du devoir accompli.

Jacques Stephen ALEXIS

1957

Port-Salut

Petite ville située sur la Mer des Antilles à environ 25 kilomètres des Cayes. Port-Salut est réputée pour sa vannerie (latanier), ses combats de taureaux et sa plage de Pointe-Sable. Port naturel, son nom lui vient des navigateurs qui, ayant passé la redoutable Pointe de l'Abacou, arrivaient au Port du Salut.



Qui sommes-nous ?

- Une équipe de bénévoles de haute altitude, composée essentiellement de membres de l'association Passagers des Vents.

Ils sont, selon la météo, artistes à vif, ou agitateurs d'idées.

James Noël est le directeur de Passagers des Vents et fondateur de la revue *"Intranqu'ïllités"*.

Pascale Monnin, peintre et coordinatrice de la revue et de Passagers des Vents. Michel Monnin, président honoraire de la résidence et fondateur de la Fondam. Rosemay Duperval s'occupe de l'intendance avec des mains souples et rigides.

Gab-Mary Noël se charge de la partie administrative, avec un regard intérieur/ extérieur.

Dominique Gillerot est la représentante européenne de la structure. Ils sont encore dix, encore cent à nous aider, de près et de loin.



DOMINIQUE GILLEROT ROSMAY DUPERVAL PASCALE MONNIN JAMES NOEL MICHEL MONNIN GAB MARY NOEL

Résidence artistique et littéraire en Haïti *Association Passagers des Vents*



«Offrir l'hospitalité aux imaginaires du monde entier, et ceci sans aucune faille. Tant mieux encore si cela arrive d'Haïti»

James NOËL

Suite au violent séisme qui a frappé le 12 janvier 2010, Haïti a fait l'objet d'une solidarité planétaire sans précédent. Néanmoins, beaucoup de journalistes se sont empressés, - pour faire court -, à évoquer la thèse de la malédiction. Certains allaient jusqu'à anticiper l'hypothèse d'un pays effondré en bloc, oubliant avant tout qu'Haïti n'est pas seulement Port-au-Prince, avec ses bruits et ses fureurs de ville tentaculaire, mais c'est aussi et surtout plusieurs villes de provinces offrant pour la plupart des paysages surprenants et des espaces où se marient calme et beauté.

Le lendemain de la terrible catastrophe, bon nombre d'intellectuels et d'écrivains, eux qui étaient les premiers secouristes de la vérité, ont élevé la voix pour contrarier les clichés et faire le point sur la situation. L'écrivain Dany Laferrière lors de sa première prise de parole martelait ses mots qui n'ont pas tardé à faire le tour du monde «Quand tout tombe, il reste la culture.»

Haïti a toujours été une terre fertile où poussent des créateurs et créatrices s'enracinant dans le temps comme de grands arbres fruitiers. Afin de perpétuer cette richesse et ce grand bien parasismique qu'est la culture, celle qui fait que l'on

ne se casse pas sous les décombres de l'ignorance, nous de l'association «Passagers des Vents», croyons à l'urgente nécessité de monter un programme de résidences littéraires et artistiques en Haïti, qui prendrait racine dans la commune de Port-Salut. Bénéficiant d'un cadre privilégié, cette initiative sera aussi un moyen efficace pour inscrire la vitalité créatrice haïtienne au cœur du mouvement et des palpitations du monde. Manifester l'hospitalité littéraire et artistique à des voix issues de différents imaginaires, ne saurait que nous élever et nous conduire vers d'autres déploiements.

Haïti, en dépit de ses failles et de ses faillites politiques, demeure paradoxalement un cas exceptionnel, «un hapax historique, une nation culturelle», tel le nomme l'écrivain franco-haïtien René Depestre. D'où la nécessité de placer au centre de nos préoccupations les bases pour accueillir un foyer multidisciplinaire, avec des écrivains, des peintres, des musiciens qui seront en lien étroit avec la population et les différents acteurs de la vie artistique haïtienne. Ce n'est pas sans raison que cette phrase de Madame Irina Bokova, Directrice générale de l'Unesco, provoque plein écho à nos envies incassables de rendre le rêve tangible: «La culture doit être la norme parasismique de la reconstruction».

PRÉSENTATION

À l'initiative de l'écrivain James NOËL et de la peintre Pascale MONNIN, l'association Passagers des Vents s'est créée dans un but d'animer un carrefour artistique et culturel en plein cœur d'Haïti, où se côtoient écrivains et artistes toutes disciplines confondues, de l'intérieur comme de l'extérieur, accueillis en résidence.

Ce projet pilote et innovant pour Haïti, souhaite répondre à un besoin urgent de rendre à la population haïtienne et plus particulièrement aux jeunes, - principaux acteurs de changement -, un espace qui fomenté imaginaire et espoir, et qui ouvre l'univers des possibles par la création. Il doit également permettre aux écrivains et artistes étrangers de frotter leurs pratiques artistiques dans un cadre nouveau, à partir d'une vision élargie du monde, d'un imaginaire titillé, d'une langue intérieure bouleversée... et de développer tout simplement de nouvelles pistes encore inexplorées.

Ce brassage de création littéraire et artistique s'inscrit dans un projet citoyen plus large, où la rencontre et l'échange avec le public, - par des interventions dans des écoles, des bibliothèques publiques et d'autres structures culturelles partenaires contribueront à une dynamique culturelle continuellement renouvelée.

Par ailleurs, l'association souhaite par son action, favoriser la création littéraire, les artistes plasticiens, les musiciens et assurer la diffusion des œuvres en Haïti et à l'étranger.

L'association est constituée de diverses personnalités du monde culturel haïtien et étranger, écrivains, artistes, acteurs culturels engagés dans des projets de reconstruction de bibliothèques, d'incitation à la lecture..., mais aussi d'acteurs de la société civile haïtienne et de la coopération culturelle internationale. Par ailleurs, l'association bénéficie du soutien de plusieurs structures institutionnelles et du parrainage d'intellectuels, d'artistes et d'écrivains un peu partout à travers le monde.

Ce projet bénéficie du parrainage des institutions suivantes:

- Fokal
- CEC
- Institut Français d'Haïti et en France
- OIF
- Ministère de La Culture
- Ministère des Affaires Étrangères
- Librairie La Pléiade
- Cidihca
- Étonnants Voyageurs
- Le Pen haïtien
- Fondam (Fondation Dallas Monnin)
- Mémoire d'encrier
- Galerie Monnin

Les personnalités solidaires du projet:

- | | |
|---------------------------|----------------------|
| • Edwidge Danticat | • Pia Petersen |
| • Mimi Barthélemy | • Rodney Saint-Eloi |
| • Michel Monnin | • Thomas Spear |
| • Dany Laferrière | • Kettly Mars |
| • Francis Combes | • Syto Cavé |
| • René Depestre | • Gary Victor |
| • Charles Dobzynski | • Francesco Gattoni |
| • Marie-Laurence Lassègue | • Yahio Belaskri |
| • Yanick Lahens | • Bruno Doucey |
| • Emmelie Prophète | • Sylvestre Clantier |
| • Louis-Philippe Dalember | • Arnaud Robert |
| • Frantz Voltaire | • Pierre Szalowski |
| • Alain Mabanckou | • Christian Tortel |



Objectifs de la résidence

«Il faut que les gens mettent dans leur tête le mot espoir. C'est pourquoi la littérature est importante: elle met en tête l'imaginaire du pays... L'imaginaire favorisé par le livre, ça s'inscrit dans la durée. Alors que le séisme, le choléra, c'est ponctuel, dans quelques années ce sera du passé. Pas l'imaginaire.»

Rodney SAINT-ELOI



André Breton en Haïti. De gauche à droite, Paul Laraque, poète, officier de l'armée d'Haïti, Mme Wilfredo Lam, le Dr Pierre Mabilille, attaché culturel auprès de l'ambassade de France en Haïti, Wilfredo Lam, peintre cubain, Elisa Breton, André Breton, René Bellance, poète haïtien, Mme Mabilille, Regnor Bernard, Edriss Saint-Amand, poète haïtien, M. Peillon, ministre français.



Des membres du centre d'Art regardent l'artiste Philomé Obin peindre. Dewitt Peters est debout derrière Obin. Hector Hyppolite se tient 2 places plus loin sur sa droite. PAP 1944. Photo du Centre d'Art tirée du livre: Haitian Art: The Legend and Legacy of the Naive Tradition by L. G. Hoffman.

Une résidence en décentralisation

Un lieu de résidence idéal allie calme et beauté, propice à la création, échange, propice à l'émulation, partage, propice à la rencontre. En sortant de Port-au Prince et en fixant le lieu de résidence en province, nous cherchons à offrir à plusieurs artistes et écrivains de partager une résidence au cœur d'un paysage époustouffant de beauté, tout en restant au contact des gens et des autres créateurs, pour s'ouvrir aux activités de la société civile sur place.

La perpétuation d'une tradition de création à la croisée d'imaginaires multiples

Haïti a produit plusieurs générations de peintres, d'écrivains durant les deux siècles écoulés, mais la rencontre entre les artistes venus d'ailleurs et ceux du dedans favoriserait encore davantage la fermentation de la création. De la créativité qui s'est opérée dans le milieu pictural au milieu des années 40 avec Dewitt Peters, on doit tirer d'heureuses raisons de récidiver l'expérience du croisement des imaginaires. De la vitalité littéraire qui se manifestait dans la même période à l'arrivée d'Aimé Césaire, d'André Breton sous la roulette de Pierre Mabilille en Haïti, il y a aujourd'hui un grand besoin de creuser l'expérience passée pour irriguer des jardins plus fertiles de l'imaginaire d'aujourd'hui. Tout désir est source de fécondation et apte à contrarier les déserts.

«tout désir est source de fécondation et apte à contrarier les déserts»



André Malraux et Sophie de Vilmorin reçus par Roger Monnin à la Galerie Monnin de Laboule © Gaby

L'accueil d'écrivains et artistes haïtiens et étrangers

Beaucoup d'écrivains en Haïti ont déjà bénéficié de bourses d'écriture à travers le monde. C'est le cas de Louis-Philippe Dalembert, de James Noël, de Dany Laferrière, de Guy-Régis Junior, pour ne citer que les plus flagrants récidivistes. Ce programme de résidence d'écriture en Haïti sera enfin l'occasion d'accueillir à notre tour et de faire montre de notre hospitalité, de notre capacité de rester attentifs, même dans le chaos, aux échos du monde.

«L'œuvre ne naît pas, ne s'élabore pas, elle se produit comme la glace au degré de congélation, les cristaux au degré de saturation.»

André MALRAUX

Une activité de proximité avec un large public

Un des objectifs des résidences est également d'aller à la rencontre d'un public large. C'est pourquoi, nous organiserons à l'issue des résidences, des activités itinérantes étendues sur 4 villes: Port-au Prince, Port-Salut, Hinche et Jacmel, des rencontres en milieu scolaire et devant un public plus large, entre autres à travers le réseau des CLACS. L'organisation de cette itinérance se fera à travers nos réseaux à Port-au-Prince, comme le Ministère de la Culture, la Direction du Livre plus particulièrement, l'Institut Français, la Fokal, la FONDAM etc.

© Bill Bollendorf



L'organisation des résidences

1. LE LIEU

La ville de Port-Salut est réputée pour ses très belles plages au sable fin, mouillée dans une mer tantôt bleue, tantôt cristalline. La maison de résidence, située au cœur de la ville est à quelques mètres de la Plage Pointe-Sable, est une magnifique baraque au toit de vétivers. Elle dispose de 4 chambres à coucher, munie d'une salle de conférence, d'une grande cuisine et de deux toilettes. Un cadre exceptionnel bénéficiant des privilèges qu'offre la maison d'Aïda et sa salle de massage et de bain relaxant.

2. LES RESIDENCES

Les résidences se déroulent sur une durée d'un à deux mois à raison de six sessions par an.

Engagements de l'association

L'association s'engage à recevoir les pensionnaires dans de bonnes conditions. Elle établit pour chaque pensionnaire une convention de résidence, qu'il recevra au plus tard un mois à l'avance. Le pensionnaire sera tenu de la renvoyer signée au plus tard deux semaines avant la résidence. L'association s'engage à prendre en charge l'hébergement, la restauration du pensionnaire pendant toute la durée de la résidence et d'octroyer une bourse de création de 1000 dollars US.

L'association Passager Des Vents assurera une couverture médiatique des activités menées durant la résidence. Nous collaborons avec un photographe professionnel, Paolo Woods qui suivra les résidents durant les temps forts de leur séjour. L'association veillera à publier les chroniques réalisées par les pensionnaires (voir ci-dessous) dans la presse nationale à travers le quotidien «Le Nouvelliste» et via des réseaux internationaux, tels les sites très prisés du Festival des Étonnants Voyageurs et du journal Médiapart et bien évidemment, via les réseaux sociaux, facebook etc. L'association dispose d'un blog qui est régulièrement mis à jour: <http://passagersdesvents.wordpress.com/>

Engagements des pensionnaires

1. Rentrer un dossier administratif

Outre l'acceptation de la convention de résidence, le bénéficiaire sera invité à faire parvenir à l'association tout type de documents susceptibles de l'aider dans son travail de communication autour de la résidence (biographie, bibliographie, dossiers de presse, vidéos, sources sonores etc.).

2. Participer à des activités décentralisées

La résidence est pensée comme un dispositif d'échange et de rencontre entre un écrivain/un artiste et la population locale. Quelques moments seront consacrés pour aller à la rencontre des habitants, à la rencontre des étudiants des cours d'éducation civique et environnementale de la Fondam (Fondation Dallas Monnin pour le reboisement, la protection des sources, des rivières et l'éducation civique) afin de leur donner un aperçu de la démarche artistique des invités. Pour bénéficier des conditions de résidence, les pensionnaires doivent s'engager à réaliser, à titre gracieux, diverses actions de sensibilisation sur le territoire qui n'excéderont pas 15% du temps de la résidence, à savoir:

- Animation d'ateliers dans des établissements scolaires ou des bibliothèques.
- Lectures publiques (conférence ou spectacle)
- Une restitution publique pour la clôture de la résidence.



m
a
k
e
n
z
y
o
r
c
e
l
s
a
b
a
l
i
w
o
o
d
s
y
a
n
n
i
c
k
l
a
h
e
n
s
j
a
m
e
s
n
o
e
l
j
e
a
n
-
p
i
e
r
r
e
m
a
g
n
a
u
d
e
t
m
i
c
h
e
l
m
o
n
n
i
n

P
R
E
S
E
N
T
A
T
I
O
N
D
E
S
P
A
S
S
A
G
E
R
S
D
E
S
V
E
N
T
S
A
C
T
E
L
D
A
N
S
U
N
C
O
U
R
S
D'
E
D
U
C
A
T
I
O
N
C
I
V
I
Q
U
E
F
O
N
D
A
M



3. Participer à la visibilité de la résidence

Chaque auteur aura à produire suivant leur rythme au moins une chronique durant le temps de la résidence dont il autorise la publication dans la presse locale et sur internet (voir ci-dessus).

4. Demarrage des activités de l'association: une résidence d'inauguration

L'association a démarré ses activités le 1er avril 2011 par l'organisation d'une résidence de courte durée (5 jours) d'inauguration en présence des romanciers Yanick LAHENS, Mackenzy ORCEL et Marvin VICTOR et du photographe Paolo WOODS. Au cours de leur séjour, ils ont été amenés à écrire une chronique et ont été à la rencontre des jeunes de Port-Salut.

Une équipe de France Télévision, composée de Christian TORTEL et Jean-Pierre MAGNAUDET, a réalisé un reportage «Haïti, pays réel, pays rêvé» au moment de cette session inaugurale des activités de l'association Passagers des Vents. Cette première résidence a eu le soutien de l'Institut français en Haïti et de l'écrivain Michel Monnin.

5. Première résidence de longue durée: décembre 2011

La première session de longue durée est prévue pour le mois de décembre 2011. Celle-ci réunira deux écrivains étrangers, un écrivain haïtien et une chanteuse haïtienne qui, **pour la plupart, n'ont jamais séjourné en Haïti**. Il s'agit des romanciers Wilfried N'SONDE (Congo-Brazzaville), Pia PETERSON (Danemark), Mackenzy ORCEL et Tamara SUFFREN.

6. Deuxième résidence de longue durée: janvier 2012

Yahia BELASKRI (Algérie), Francesco GATTONI (Italie), Julien DELMAIRE (France), Georges CASTERA (Haïti) sous la vigilance de Paolo Woods.

Passagers des Vents, Acte 3 (Janvier 2012)



© Paul Muse

Francesco Gattoni est né à Rome en 56. Il est surtout connu pour son travail de portraits d'écrivains qui a donné lieu en 2003, à l'exposition *Ecrivains du monde, monde d'écrivains* présentée dans les galeries FNAC en France, en Espagne et en Italie. Mais, ce monsieur au visage doux est un pince-sans-rire au regard de chirurgie. Il s'établit à Paris en 1979, où il vit et travaille. C'est au début des années 80 qu'il a commencé à s'intéresser à la photographie.

En 85, il réalise son premier reportage au Népal et sa première exposition à Paris.

En 87, il a débuté son travail professionnel au journal *Le Monde* pour lequel il réalisera pendant 17 ans des commandes.

Il travaille depuis pour de nombreux journaux et magazines parmi lesquels *La Repubblica*, *Il Corriere della Sera* et *El Pais*.

Parallèlement à ce travail de portraits, Francesco Gattoni a réalisé des reportages dans différents pays et villes parmi lesquels l'Égypte, le Népal, Moscou, la Roumanie, la Sardaigne, Cuba.

En 2008, il a publié en France un livre de reportage *Cuba, les chemins du hasard* accompagné des textes de l'écrivain cubaine Karla Suarez.

Parmi ses travaux récents qui ont été publiés dans la presse : en 98, une série de photos sur les sans-papiers qu'il a suivi pendant un an dans leurs lieux de travail, dans leurs foyers et dans leurs efforts pour régulariser leurs situations.

Bibliographie :

- *Silencieuses Odysées*, Francesco Gattoni et José Manuel Fajardo, Jean-Paul Rocher Éditeur, 2011.
- *Les chemins du hasard*, Francesco Gattoni et Karla Suarez, Éditions Le Bec en l'air, 2007.

Yahia Belaskri, journaliste algérien installé en France depuis les émeutes de 1988. Pour lui, écrire est un acte de liberté. A travers de nombreux articles, essais et nouvelles, il pose un regard critique empreint d'un profond humanisme sur l'histoire de l'Algérie, de la France et des rapports conflictuels entre ces deux pays. Son dernier roman, *Si tu cherches la Pluie, elle vient d'en haut*, paru chez Vents d'Ailleurs, évoque trois destins tragiques de ceux qui ont pourtant décidé de se tenir à distance des violences religieuses ou de la misère de l'histoire algérienne récente. Ce roman obtient le Prix Ouest-France Étonnants voyageurs.



À propos de ses livres, le romancier Alain Mabanckou écrit « On reconnaît la singularité d'une œuvre de fiction lorsqu'elle s'écarte des normes, joue une partition qui détonne et laisse au lecteur un sentiment « d'angoisse délicate » malgré la gravité du sujet. C'est l'impression que j'ai ressentie en refermant *Si tu cherches la pluie, elle vient d'en haut*, dont j'avais déjà salué *Le Bus dans la ville* (Vents d'ailleurs, 2008), un premier roman très prometteur qui signait alors son acte de naissance dans le paysage littéraire francophone. »

En janvier, Yahia fera son premier voyage en Haïti, rêve qu'il chérit depuis plusieurs années. Comme Pia Petersen, Il n'a qu'une idée fixe, celle de commencer ou peut-être boucler son prochain roman à l'occasion de sa résidence à Port-Salut.

Bibliographie :

Romans :

- *Si tu cherches la pluie, elle vient d'en haut*, Vents d'ailleurs, 2010. Prix Ouest-France-Étonnants voyageurs 2011.
- *Le bus dans la ville*, Vents d'ailleurs, 2008.

Nouvelles :

- *La fenêtre bleue*, in Fenêtres sur Méditerranée, site Internet, <http://www.mairie-perpignan.fr/mediatheque/mediterranee>, 2006.
- Histoire fausse in Dernières nouvelles de la Françafrique, Vents d'ailleurs, 2003.



© Thesupermat

Julien Delmaire, poète et slameur, est considéré comme l'une des figures incontournables de la scène slam française, une des premières à s'être engagée dans cette voie avant même que le mouvement ne connût la faveur des jeunes voire d'un public beaucoup plus large. Après plus de cent cinquante lectures publiques, en France et à l'étranger et quatre recueils de poésie publiés, Julien Delmaire continue de se lancer de nouveaux défis en collaborant avec d'autres artistes renommés dans le domaine de la musique, de la danse ou de l'art vidéo. Depuis 2003, il encadre de nombreux ateliers d'écriture auprès de tous les publics. Pédagogue et

heureux de transmettre le fruit de son expérience artistique, il est souvent sollicité dans le cadre de conférences et de colloques pour parler du slam et de la poésie.

Julien Delmaire est l'un des rares adeptes du slam à être estimé comme un poète à part entière, convié au Salon du Livre de Paris, de Saint-Louis du Sénégal ou encore de Lille pour des séances de dédicaces, invité à des résidences d'écriture en France et à l'étranger et dans des festivals de poésie, des plus modestes aux plus prestigieux.

Après *Nègre(s)*, un premier recueil paru chez Périplans, Julien Delmaire a publié *Le mur s'efface*. Préfacé par Charlie Bauer et composé de textes lus sur scène ou ailleurs, ce deuxième ouvrage est dédié aux prisonniers. Rien de semble plus étranger à Julien Delmaire que la résignation aux faits injustes ou scandaleux sans révolte.

"la poésie c'est le mot qui brûle, c'est l'enfance rendue à sa révolte".

Interpeller, questionner, bousculer, émouvoir, tels sont les objectifs que ce poète-slameur s'est donné. Volontiers surréalistes sans jamais perdre de vue le quotidien, les poèmes de Julien Delmaire font voyager l'auditoire dans un univers captivant que vient éclairer une langue riche qui se nourrit autant d'argot que de classicisme. Son inspiration est aussi romantique, empreinte parfois d'érotisme et laissant la part belle au rêve. Alchimie verbale entre incantation, discours et chant, le spectacle solo de Julien Delmaire est une véritable performance poétique a cappella dans une tradition du spoken word ou slam qui ne laissera personne indifférent.

Bibliographie :

- *Nègre(s)*, Éditions Périplans. 2006.
- *Le Mur s'efface*, Éditions L'Agitée. 2007.
- *Ad(e)n*, Editions L'Agitée. 2007.
- *Xylographies*, Éditions L'Agitée. 2010.
- *Les Mains du monde*, Brochure poétique éditée par le PNR. 2010.

Documentaire :

Slam ce qui nous brule, Temps Noir Productions. 2008.

Georges Castera est une grande personnalité de la littérature haïtienne contemporaine. Il est né le 27 décembre 1936 à Port-au-Prince « J'écris le plus souvent sur des petits bouts de papier, en marchant dans la rue ou en voiture. » La poésie de Georges Castera est ainsi : voyageuse, aux prises avec la réalité, en contact direct avec le bruit du monde, avec la rumeur des rues.



© G.Ny

Dès son plus jeune âge il écrit. Fasciné par les lettres, il rencontre des auteurs tels que René Bélance, les frères Marcelin et des peintres tels que Bernard Wah, Roland Dorcelly. Il commence à se faire connaître dans les journaux de Port-au-Prince dans les années 50. Il débarque en Europe en 1956 où il découvre une toute autre jeunesse, désireuse de révolutionner le monde. Dans ses écrits il prend toujours le parti des petites gens, chez Castera la poésie et la révolution vont de paire. En Espagne, il commence des études de médecine mais les abandonne au profit de sa carrière poétique. Aux États-Unis dans les années 1970, il travaille au théâtre avec des metteurs en scène. En 1986, à la chute de Duvalier, Georges Castera décide de rentrer en Haïti, après 30 ans d'exil.

Poète, dessinateur et directeur littéraire aux éditions Mémoire, il écrit en français, en créole et en espagnol. Il a publié plus de quinze recueils de poésie créole et huit

recueils de poésie française. Il est membre fondateur de l'Association des écrivains haïtiens.

En 2006, Georges Castera a reçu le Prix Carbet de la Caraïbe pour *Le Trou du Souffleur* et, en 2007, l'Ordre National Honneur et Mérite lui a été décerné par le Président de la République d'Haïti, René Préal. <http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/castera.html>

Georges, en tant qu'ainé capital, aura une place privilégiée parmi les passagers. Il viendra pour un séjour de 10 jours, où il trouvera son bureau placé face à la mer pour confronter au vaste bleu sa poétique de grands vents.

Il est cette année l'invité d'honneur du Festival des Étonnants Voyageurs et de Livres en folie.

Bibliographie :

Parole de mer sur blessure d'encre

- *Le coeur sur la main*, ill. Mance Lanctôt (Mémoire d'encrier, 2009)
- *Le trou du souffleur*, (Caractères, Paris, 2006)
- *L'encre est ma demeure* (Actes Sud, Paris, 2006)
- *Brûler* (Port-au-Prince : Éditions Mémoire, 1999)
- *Voix de tête* (Port-au-Prince : Éditions Mémoire, 1996)
- *Quasi parlando* (Port-au-Prince : Imprimerie Le Natal, 1993)
- *Les Cinq lettres* (Port-au-Prince : Imprimerie Le Natal, 1992)
- *Ratures d'un miroir* (Port-au-Prince : Imprimerie Le Natal, 1992)
- *Le Retour à l'arbre*, avec des dessins de Bernah Wah (New-York : Calfou Nouvelle Orientation, 1974)

Paolo Woods, 40 ans, est photographe. Il collabore avec des journaux et magazines tels que Time, Newsweek, le Monde magazine ou Géo. Il a reçu de nombreux prix pour son travail, qui a régulièrement été exposé en Europe et aux Etats-Unis. Il travaille depuis plus de dix ans avec le journaliste et écrivain Serge Michel, ensemble, ils se sont spécialisés dans les enquêtes de terrain au long cours et ont publié trois livres parus chez Grasset, dont *La Chinafrique* qui a été traduit en dix langues.



Depuis quelque temps, Paolo vit à cheval entre le reste du monde et les Cayes (Haïti), à quelques kilomètres de Port-Salut. Invité en résidence lors de l'édition inaugurale, il sera avec nous pour braquer et capter les menus gestes des pensionnaires pour les sessions de décembre et de janvier.

Bibliographie :

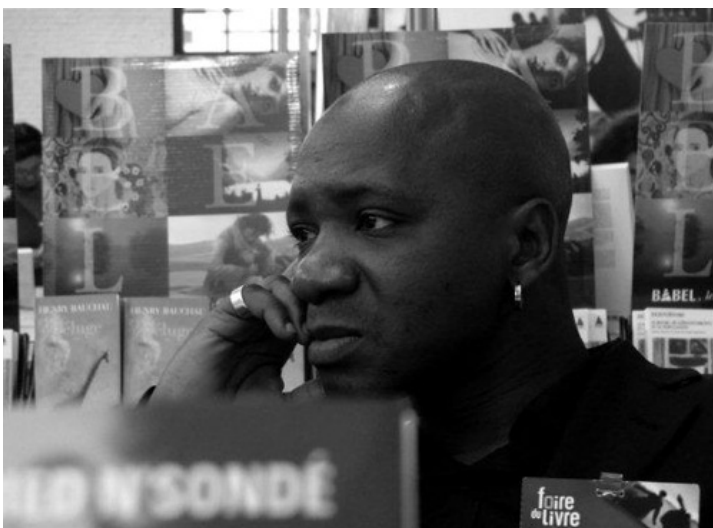
Marche sur mes yeux, Paolo Woods, Serge Michel, Éditions Grasset, 2010

La Chinafrique, Paolo Woods, Serge Michel, Michel Beuret, Éditions Grasset, 2008

American Chaos. Retour en Irak et en Afghanistan, Paolo Woods, Serge Michel, Seuil, 2004

Un monde de Brut, Paolo Woods, Serge Michel, Serge Enderlin, Seuil, 2003

Passagers des Vents, acte 2 (Décembre 2011)



© Jim Sumkay

En 2007, **Wilfried N'Sondé**, chanteur et compositeur fait une entrée remarquée en littérature avec son premier roman, *Le Cœur des enfants léopards*, lauréat du Prix des cinq continents de la francophonie et du Prix Senghor de la création littéraire. Dans ce roman, détonnant mélange d'autobiographie et de rêve, Wilfried N'Sondé évoque sa jeunesse en banlieue, en rapportant l'histoire d'un jeune amoureux abandonné par son premier amour connue à l'âge de trois ans, alors qu'il venait d'arriver en France. À travers le portrait de son personnage, l'auteur jette un regard sombre et saisissant sur

ces banlieues où vivent les populations les plus pauvres, souvent immigrées, et où le destin des jeunes est souvent voué à l'impasse. Dans son dernier roman paru en mars 2010 chez Actes Sud, *Le silence des esprits*, Wilfried N'Sondé prolonge, avec cette même force d'évocation, sa réflexion sur la marginalité, sur les êtres aux prises avec leur passé. Il y raconte l'histoire d'un jeune Africain sans papiers, hanté par son passé d'enfant soldat, qui, à travers la rencontre d'une femme à la mémoire pareillement meurtrie, va faire l'expérience d'un bonheur éphémère. N'Sondé y déploie une écriture vive, rythmée, qui puise toute sa justesse dans sa propre expérience ; l'exil, le déracinement est en effet, un motif récurrent dans la vie de l'auteur : né en 1969 au Congo, il émigre en France à l'âge de cinq ans où il grandit et fait ses études ; puis, après être passé par Londres, Rome, Vienne et Madrid, il s'installe à Berlin où il vit de sa musique et travaille aussi comme éducateur auprès de jeunes en difficultés. Ainsi, celui que Jean-Marie Le Clézio, prix Nobel de littérature, qualifie d'« étonnant » remarquant sa qualité « d'écrivain en action » (*L'Express*, 16 octobre 2008), est certainement une des voix les plus puissantes et singulières d'une nouvelle littérature urbaine et francophone. Il est déjà venu en Haïti en 2007 lors de la première édition du festival *Étonnants voyageurs*. Cette résidence sera pour lui, une occasion de bourlinguer et d'inviter les autres à bouquiner, à mettre le nez dans son monde peuplé de mots et de musique.

Bibliographie :

- *Le silence des esprits*, Actes Sud, 2010
- *Le cœur des enfants léopards*, Actes Sud, 2007, Babel, 2010. Prix des Cinq continents de la francophonie 2007 et prix Senghor de la création littéraire.

Pia Petersen n'a pas les yeux de la même couleur, serait-ce une empreinte ou signe annonciateur de son dernier roman peuplé de meurtres ? D'origine danoise, amoureuse des grands voyages, Pia Petersen s'installe à Marseille après avoir obtenu une maîtrise de philosophie à la Sorbonne. Elle y ouvre une librairie renommée, 'Le Roi Lire', qui lui laisse le temps de se dédier à son occupation favorite : l'écriture. Son premier roman, *Le Jeu de la facilité*, paraît aux éditions 'Autres Temps' en 2002. Révélateur du style et des partis pris de la romancière, il déroule des phrases sans fards, sans fioritures superflues, et peint la misère humaine sans déviance esthétisante. Abordant régulièrement des questions sociales et le thème de l'exclusion dans des récits comme *Parfois il discutait avec Dieu*, paru en 2004 ou *Passer le pont* en 2007. Pia Petersen partage ses préoccupations sur l'art et la société dans son roman *Louri*, publié en 2009. Dans son dernier roman, *Un livre de chair*, publié chez Actes Sud en 2010, Pia Petersen continue à explorer les questions fondamentales de notre société. Ce roman est une réflexion sur le changement d'un monde où l'humain n'est plus au centre mais asservit par un système économique qu'il a pourtant créé.

Avant même l'inauguration de *Passagers des Vents* en avril, Pia était déjà partante pour venir en Haïti, avec les idées plein la tête, pour entamer son premier roman sur son Danemark natal.



©

Bibliographie :

- Une livre de chair, Actes Sud, 2010- Iouri, Acte Sud, 2009
- *Passer le pont*, Actes Sud, 2007
- *Une fenêtre au hasard*, Actes Sud, 2005 (Babel 2010)
- *Parfois il discutait avec Dieu*, Actes Sud, 2004
- *Le jeu de la facilité*, Autres Temps (épuisé), 2000



Né en 1983 à Port-au-Prince, **Makenzy Orcel** est poète et romancier. Il a déjà publié chez Mémoire d'encrier *À l'aube des traversées* et autres poèmes (poésie, 2010) et *Les immortelles* (roman, 2010). Il vit à Port-au-Prince. Son dernier roman, *Les Latrines*, suivant les mots de son éditeur est «Une plongée dans les bas-fonds de Port-au-Prince. Un quartier délabré, des latrines et des voix se répondent en écho. Les radoteurs de la place d'Armes refont le monde. Les confidences. Les misères. Les tracasseries. Les amours. Les folies. Les exils. Les voix s'entrecroisent, tantôt graves, tantôt intimistes, dans ces mille et une nuits de la vie port-au-princienne. C'est à l'ombre des latrines que chaque personnage se cherche une histoire, une humanité, une conscience et une identité. Le roman *Les latrines*, métaphore d'une société aux prises avec ses démons, ses failles et ses joies, donne voix et corps aux damnés de la terre. Résultat : un regard puissant, subversif, sans concession. Lisez ce nouveau prodige de la littérature haïtienne, découvrez cette voix insolite.»

Ayant déjà participé à l'édition inaugurale de *Passagers des Vents* en avril et fait plusieurs interventions sur le film *Haiti, pays rêvé, pays réel*, Makenzy fait partie de la cuisine de *Passagers des Vents*. Sur sa demande, il sera en résidence presque surveillée, pour poser les jalons d'un pavé sublime.

Bibliographie :

Romans:

- *Les Latrines*. Montréal : Mémoire d'encrier, 2011.
- *Les Immortelles*. Montréal: Mémoire d'encrier, 2010.

Poésie:

- *À l'aube des traversées* et autres poèmes. Montréal: Mémoire d'encrier, 2010
- *Sans ailleurs*. Port-au-Prince: Arche Collectif, 2009.
- *La douleur de l'étreinte*. Port-au-Prince: Deschamps, 2007.

Tamara Suffren est née le 13 octobre 1988 à Port-au-Prince (Haïti). Elle chante depuis son plus jeune âge, exerce ses mains et son cœur au violon qui est en quelque sorte son premier amour, à l'école de Sainte-Trinité. En 2006, elle entame sa voie de chanteuse professionnelle à l'institut français d'Haïti, accompagnée de Wooly St-louis Jean à l'occasion de la fête de la musique. Adoubée par Wooly qui est aujourd'hui un symbole dans l'interprétation musicale des poèmes. Tamara lui emboîte le pas, avec quelques performances superbes dans l'interprétation des textes de Syto Cavé, James Noël, Lyonel Trouillot, Georges Castera, Emmelie Prophète et aussi les chansons traditionnelles tirées du répertoire vaudou.



© Antoine Tempé

Elle a déjà fait des performances à l'occasion de la fête de la musique, en hommage à Jacques Roumain. Elle a joué sur les scènes de la Vilette à l'occasion de la fête des femmes. Plus récemment, elle a participé à un stage à l'Académie Internationale d'été de Wallonie (AKDT) en Belgique.

Cette résidence est pour Tamara Suffren l'occasion de se poser et de poser sa voix pour la création de son premier album. Maintenant que le public a pris cette voix pour épouse, Tamara, surnommée «notre refrain national» ne peut plus freiner, ni reculer. Il y a un « grand goût collectif » de sa musique.

Passagers des Vents, Acte 1 (Avril 2011)



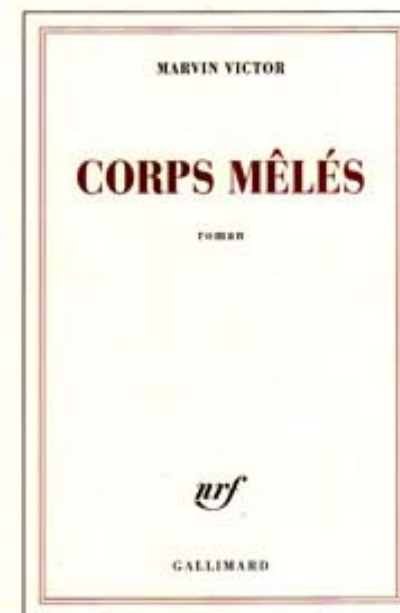
Yanick Lahens est l'une des grandes figures de la littérature Haïtienne, elle brosse sans complaisance le portrait de certaines réalités caribéennes et s'implique activement dans la vie culturelle de l'île. Longtemps professeur de littérature, Yanick Lahens consacre aujourd'hui une grande partie de son temps à une fondation destinée à former les jeunes générations aux stratégies de développement durable. Elle a mis sur pied après le séisme un programme d'animation à la lecture à l'attention des jeunes de la région de Leogane.

© David Ignaszewski

Bibliographie

- Failles (Éditions Sabine Wespier, 2010)
- *La couleur de l'aube* (Éditions Sabine Wespieser, 2008) Prix Millepages 2008, prix RFO 2009
- *La petite corruption* (Mémoire d'encrier, 2003)
- *Dans la maison du père* (Serpent à Plumes, 2000)
- *Tante Résia et les dieux* (L'harmattan, 2000)
- *L'exil* : entre l'ancrage et la fuite, l'écrivain haïtien (Deschamps 1990)

Peintre, écrivain et réalisateur haïtien, **Marvin Victor** a 28 ans. Il est né et a vécu à Port-au-Prince jusqu'au récent séisme. Il réside actuellement à New-York, où il a récemment exposé des toiles et réalise son dernier court-métrage de fiction. *Corps mêlés* (Gallimard, 2010) est son premier roman.



:: HOMMAGE À JACQUES STEPHEN ALEXIS ::



Jacques Stephen Alexis

né aux Gonaïves, en Haïti le 22 avril 1922 et mort assassiné en 1961

Ils sont nombreux, poètes, conteurs, romanciers à avoir répondu à l'appel en écrivant une lettre adressée à l'un de leurs enfants, réel ou imaginaire, sur le modèle de celle que Jacques Stephen Alexis, le plus solaire de nos compères, a écrit à sa fille Florence lors d'un séjour à Cuba le 11 janvier 1955. On peut se perdre en conjectures sur les premières phrases de cette lettre : « Je n'aurai pas beaucoup de temps, hélas ! Pour continuer, du lointain où je me trouve, mon imprescriptible tâche paternelle. » Par choix, on s'arrête sur ces contributions qui sont très variées, sans jamais s'éloigner toutefois du (re)père Alexis.

Une manière de rendre hommage à l'un des plus riches créateurs d'Haïti. Il est l'auteur d'une œuvre protéiforme, Romans, Contes, nouvelles, Essais : *Compère Général Soleil* (1955), *Les Arbres musiciens* (1957), *L'Espace d'un Cillement* (1959), tous parus chez Gallimard. Les 50 ans de sa disparition, l'an dernier, ont accusé un vide criant autour de cet homme fondamental. Ironie du sort, 2011 a été marquée par le retour en Haïti de Baby Doc, fils du papa la mort François Duvalier, le broyeur du corps de notre héros. Heureusement, au-delà de toutes ces crises hystériques et historiques de l'an dernier, rappelons quand même ce beau clin d'œil du romancier Lyonel Trouillot, dans son roman *La Belle Amour Humaine*, puisque son titre est emprunté à un message de vœux d'Alexis, publié en janvier 1957 dans les *Lettres Françaises* où l'auteur du *Romancero aux Étoiles* appelle les humains à un devoir de merveilles.

Pour lutter contre l'oubli, en ces temps difficiles, et considérant 2012 comme une année toute aussi importante, sinon plus, car s'il était vivant, Alexis aurait 90 ans aujourd'hui, nous réunissons nos énergies pour célébrer l'anniversaire de la naissance chlorophyllienne d'un grand arbre au mitan de notre imaginaire.

Bonne lecture de ces lettres et poèmes pleins de tendresses, de palpitations, d'humour, d'inquiétude, de nerfs et de sang. Cette série s'ouvre lumineusement sur les mots du Général :

© Gérald Bloncourt





Lettre de Jacques Stephen Alexis à Florence Alexis...

Je n'aurai pas beaucoup de temps, hélas! Pour continuer, du lointain où je me trouve, mon imprescriptible tâche paternelle... Je puis te donner vois-tu, ma petite fille, quelque chose que je connais bien, pour l'avoir éperdument cherché et trouvé, tout en continuant à le chercher, c'est le sens de la pureté du cœur, de l'amour de la vie, de la chaleur des hommes... Oui, j'ai toujours abordé la vie avec un cœur pur. C'est simple vois-tu, Florence...

Et surtout... n'oublie jamais qu'un être humain ce n'est pas seulement des bras, des jambes et des mains, c'est avant tout une intelligence. Je ne voudrais pas que tu laisses dormir ton intelligence. Quand on laisse dormir son intelligence elle se rouille, comme un clou, et puis on est méchant sans le savoir...

J.S. Alexis

La Havane, 11 janvier 1955



© Paolo Woods

Chère Aimée,

Je connais la peur ici qui précède chaque acte et l'inscrit d'avance comme le dernier ou le premier des derniers. Je n'ai pas appris le silence, j'ai appris le rire et les signes pour le conjurer. J'ai inventé les recettes pour faire des jours qui marchent doucement et des nuits qui marchent vite, pour garder le meilleur des temps qui passent et nous éloignent de nous-mêmes.

Nous, c'est un feu follet qui allume la pensée et défie l'oubli. Il existe, vois tu, chère Aimée, des couleurs qui protègent du sombre et éclairent l'avenir. Je suis peintre pour toi, poétesse ou devineresse, selon tes besoins de tendresse ou de certitude.

Je te donne tout ce que je ne suis pas, c'est un trésor sûr et le meilleur, puisqu'il ne sera jamais qu'à toi toute seule. Ce que je suis c'est toi. Tu peux tout changer si tu veux, sauf l'amour irréversible et simple comme les tout premiers mots de la vie.

Emmelie Prophète

L'air libre

à Jacques Stephen Alexis qui comprenait automatiquement
mes instincts les plus sauvages

Locataires des nœuds

il n'avait pas les rides du métiers
les arbres sont chers

visage corbillard cercle

il installa en lui l'intestinale splendeur des arbres
personne ne peut l'aider
avec tant d'autres sur le dos

en se déplaçant
il faisait un bruit de grande
feuille affamée comme des rires d'enfant
parés de toutes les plumes de basse-cour

lacéré de gouffre

grand apache au milieu des mots
il jouait sa contrebasse
à la troisième personne

les yeux déchirés
comme une fourmi
ou peut-être troué
jusqu'à la cendre du souvenir

a-t-il souffert?
le jour est une embolie de nuage

chaque année
aux heures flasques des enterrements
d'oiseaux
la foudre recoud ses haillons
à la pointe de son miroir

Georges Castera

texte paru dans la revue "Europe" 49. 501. Janvier 1971

Chère Léna

Pour t'écrire et te témoigner tout l'amour que je couve pour toi sous ma chemise, j'hésite entre l'italique et les grosses lettres (en ta qualité de fille de caractère).

Tu es venue au monde d'un bon pied, contrairement à beaucoup d'entre nous qui débarquent sur un faux-pas, pour se ressaisir longtemps après, lors d'une crise d'adolescence, d'un deuil, d'un séisme ou d'une rupture amoureuse. En ce sens, je pense que toi, tu es née le jour même de ta naissance. Avec les yeux grands ouverts posés sur les choses et les visages.

Ces mots, à tes yeux, risquent d'être perçus plus tard comme des bulles, des délires d'un père gonflé comme il y en a beaucoup dans la vitrine mouvante de la paternité.

Une vitrine faite souvent d'absents, de photos épinglées qui crucifient l'enfance à coups d'illusions dangereuses, de repères encadrés, accrochés comme une bombe à retardement.

Moi, j'ai eu une enfance chaleureuse, sans mon père. Il n'y a même pas eu son portrait pour nous veiller ou surveiller dans le salon. Grâce à son absence, mon enfance n'a pas connu de censures. La morale de ma propre histoire, vois-tu, me coince dans une ambiguïté farouche quant à une proposition de feuille de route, de ligne à suivre.

De l'amour, j'en ai reçu plein, parfois « trop ». Les parois du cœur, heureusement, étant élastiques, jamais le cœur ne souffre d'un trop-plein d'amour. C'est bien cette profusion d'amour que j'aimerais te donner, sans t'étouffer, sans te priver d'ails, d'aise et d'air.

Mon urgence pour toi, c'est d'être un père léger, joueur et vigilant. Un premier ami, presque. Mais, comment arriver à être parmi tes premiers amis d'enfance sans complètement tomber en enfance moi-même ?

Tu es venue au monde d'un bon pied, il suffit de suivre ton cœur pour boussole et les livres pour satellites afin d'inventer toi-même ton cosmos, sans jamais perdre le goût de l'autre. Et la voix qui parle en toi, laisse la parler, laisse la parler plus que de raison, jusqu'à ce qu'elle se casse et fasse écho dehors.

James Noël



Gerard Fortuné, Collection Monnin

Lettre à mon fils

Montréal, 28 décembre 2011

Fils,

Je pense beaucoup à toi aujourd'hui, en ce jour où tu naissais il y a 33 ans, l'âge de la mort du Christ et d'Alexandre, et celui où tu vas être papa. J'en profite pour partager avec toi une idée qui m'est chère. L'important, avec un enfant, ce n'est pas la morale (quelle horreur!) que l'on ne devrait jamais faire, le doigt pointé et en hurlant comme dans les films français; mais l'amour que l'on donne. Non pas l'amour-prison, type mère-pieuvre ou l'Albertine de Proust (la pauvre!), mais l'amour-humour qui permet au contraire de s'épanouir, l'amour porte ouverte, sans punition et sans sévérité. Je regarde avec pitié certains parents s'agiter et je me dis : Pourquoi se compliquent-ils la vie ? Moi, je n'ai jamais joué au père avec toi en étant sérieux au mauvais sens du terme, c'est-à-dire con. Je désirais plutôt te rendre libre et heureux, et je crois n'avoir pas fait fausse route, si j'en juge par l'affection qui nous unit. Un ami m'a dit récemment une phrase qui m'a beaucoup frappé. Reprenant la célèbre pensée de Descartes, un peu sèche et manquant de cœur, avouons-le : Cogito, ergo sum. Je pense, donc je suis; il l'a remplacée par : J'aime, donc je suis. Amo, ergo sum; tellement plus belle. Que dire de plus ?

Ton papa qui t'aime,

Gary Klang

À mon cher fils

Tu sais, je voudrais être Toucan, le bel oiseau pour m'envoler vers toi et t'insuffler ces mots. Je voudrais aussi être le sifflement du vent pour te les chuchoter. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Je n'ai pas les dons de la fée bienveillante.

Malgré le temps qui s'enfuit, malgré la vie qui passe goutte à goutte, malgré l'immensité des océans qui t'éloignent de plus en plus de ton pays, malgré... malgré... l'amour doit survivre.

Tu ne saurais oublier tes racines, ni laisser sombrer tes rêves.

Eh bien mon fils, cela me peine de te dire que ta ville se meurt, les arbres et les fleurs se fanent, les eaux se dessèchent, d'un autre côté, elles ravagent nos terres, ton peuple mène un combat incessant entre la vie et la mort, nous tournons en rond, nous nous épuisons à la recherche de nous-mêmes.

Je sais que l'autre a dit que chacun doit cultiver son jardin, une manière d'inviter chaque être à contribuer à la vie et à sa germination; mais quel plaisir prend-on à le faire sans penser à l'autre. Quel bonheur peut-on récolter sans mettre son amour et son savoir au bienfait de son pays, son peuple. La vie, ce n'est pas seulement travailler, manger, boire, dormir. Partager son intelligence, ses connaissances, c'est surtout ça l'important, la vraie force d'une vie.

Paula Clermont Péan

Port-au-Prince, ce 1^{er} décembre 2011

Laisse-moi pleurer mes morts?

Je ne sais quand exactement a résonné en moi ce prénom: Jacques, le commandeur de nos espérances. Avec toi, le soleil est toujours à l'horizon, dans la fraternité des vents. Je dis Jacques, compère, dans la confusion des maîtres, pour mêler ma voix à cette lignée de grands nègres: Roumain, Alexis, avec la conviction farouche (égale ardeur) que nous ne sommes pas tous des minables de second ordre et qu'il est une promesse qui porte le nom de révolution. Ma filiation avec les Jacques remonte à une suite de combats, de révoltes, soit une rivière de larmes et de sang. Un autre compère (une parenthèse nécessaire) d'un autre temps, encore Jacques, et je nomme Roche, est assassiné. Je refuse d'être au milieu des meurtriers et des martyrs. J'ai envie ce soir de pleurer mes morts à moi. J'ai mal, j'ai mal quand je pense à mes trois héros. Dans quelle profondeur d'ombres t'es-tu caché Jacques l'ensoleillé? Il parait que ta mort n'est pas officielle. Tu n'as pas eu de sépultures. Tes rêves sont accrochés, dit-on, à un rocher brun d'une colline aux Gonaïves, proche d'un cimetière anonyme. Qu'importe! La dignité est dans tes phrases coups de poings serrés, balancées sans bavures. T'es assurément le meilleur de nous tous. Ton enseignement en moi se glisse, gazouillis d'un oiseau, verticalité de l'arbre, et je fredonne un air qui reprend tes mots: «Le poignard nous a été envoyé en plein cœur. Mais il est des hommes à la vie dure, nous sommes des révolutionnaires.» (Jacques Stephen Alexis, La Ruche, Numéro spécial, 26 février 1946)

Laisse-moi pleurer mes morts, mes trois Jacques. C'est la meilleure manière, semble-t-il, de *rallumer les étoiles*.

Rodney Saint-Éloi

Guadalajara, 25 novembre 2011

À D.

Ma bien aimée perdue,

Dans le lointain ou tu te trouves,
douloureuse mémoire,
je te vois intrépide et pressée,
chevauchant les nuages,
métamorphose changeante,
au gré de ta monture et du vent caraïbe.

La pureté du cœur, tu l'avais.
Et, ta générosité, l'amour de l'autre, ta
disponibilité,
t'avaient valu le surnom de fille du peuple à
Port-Salut.

Tu aimais la fête et les voyages.
Copains, copines. Perpétuel va et vient.
Tu disais: " C'est ma vie!" en m'embrassant.

À vingt ans tu es partie et,
tu n'es pas revenue.

Je t'attendrai jusqu'au jour de ma délivrance.

2.12.2012

Michel Monnin



© Léna Monnin

Lettre à Alex

J'aime l'idée de t'écrire tandis que tu dors dans ta chambre à côté. L'impression de veiller sur ton sommeil comme j'aimerais le faire tous les soirs. Peut-être me reprocheras-tu plus tard d'avoir été souvent au loin. Petit, tu pointais du doigt le téléphone sonnant et disais «papa», même lorsque j'étais là. Un étrange raccourci qui me remplissait à la fois de gêne... et de bonheur, à entendre de ta bouche, même à rebours du sens, ce mot que je n'ai jamais dit. Peut-être, après tout, considèreras-tu les moments passés ensemble suffisants de tendresse, et mes absences comme autant d'espace de liberté pour déployer tes ailes jusqu'à ton propre envol. Je ne sais pas. Je sais seulement le manque de ta présence quand je suis au loin. Je sais, dans ces moments-là, mes doutes et ma culpabilité. Eh oui, un père, ça doute et culpabilise aussi, lors même qu'il (te) semble plein d'assurance. Je dis «un père», comme si je savais pour tous les pères du monde. Or je n'en sais rien, n'ayant rien reçu de ce côté. L'un de mes doutes reste d'ailleurs celui-là: que transmettre quand on n'a pas reçu? Quand il faut inventer soi-même la paternité? On en parlera un jour quand sera venu pour toi le moment – s'il vient, je te souhaite en tout cas de connaître cette joie sans nom – d'être père à ton tour.

En attendant, je profite de ton sommeil pour t'écrire deux ou trois choses que jamais peut-être je ne te dirai de vive voix. (Par pudeur. Ou parce que tu te seras construit ta propre vision du monde. Ou bien j'aurai tout bêtement oublié.) Tu es né à la croisée de tant de mots, de tant de carrefours. De tant de carrefours... de l'humain et du monde. D'amour à foison aussi. La géographie de ta vie est faite de séismes contraires, de montagnes ici enneigées et verdoyantes, là chaudes et nues, d'odeurs qui jurent et s'emmêlent d'un même élan. D'histoires qui se chahutent avant de s'inventer une utopie commune. Par moments, il me vient de comparer ton enfance à la mienne et, comme tout bon parent – moi encore plus, orphelin de ces droits qui restent aujourd'hui encore, sous tant de cieux, des privilèges –, je ne cesse de radoter, de te dire ta chance de manger à ta faim, d'avoir un toit sur la tête, de pouvoir voyager, aller à la rencontre du vaste monde. A ton âge, je ne connaissais d'autres ailleurs que ceux de ma ville natale, et de couleurs lointaines que celles dessinées par mon imagination en regardant du sommet de ma rue les bateaux, margouillats obèses, quitter la baie de Port-au-Prince. Je viens en effet d'une enfance de mille manques et absences – celle du père n'en fut pas la moindre –, mais où l'amour jamais ne manqua.

Aussi, plus que tout autre legs, j'espère t'avoir donné autant d'affection que j'en ai reçu dans mon enfance, fournie en abondance par ces femmes, mes anges tutélaires, qui ont veillé et prié sur ma vie jusqu'à leur dernier souffle. C'est cela que je voudrais, à mon tour, t'offrir en partage. Quand on a reçu de l'amour, devenu grand, on verse difficilement dans la haine. «La haine, écrit Hugo, c'est l'hiver qui s'empare du cœur.» Garde-toi donc de toute haine, même lorsque tu seras en proie à la colère – il existe bien sûr de saines et justes colères –, et trace ton chemin. Garde-toi aussi de toute méchanceté et de toute amertume, ces venins pour l'autre et pour soi.

Tu es né à la croisée de tant de carrefours. Plus d'un te mettra souvent en demeure de choisir telle ou telle voie, dans le rejet de l'autre. Ainsi va l'humain. Il faut choisir son camp, c'est ce qu'on te dira. Rassure-toi, ce ne sera pas lâcheté que de ne point t'engager sur l'une des voies que plus d'un te sommera d'emprunter. Cette voie, apparemment droite, n'est pas forcément la bonne. On sait – tu sais, toi qui corriges parfois mon accent italien – depuis au moins Dante que la via dritta peut se révéler *smarrita*. Si tu choisis celui du cœur et de la tolérance, celui de la générosité aussi, en un mot, celui de l'humain, tu seras toujours dans le droit chemin.

Bon réveil, mon grand.

Paris, la veille de tes 12 ans. *Ton papounet*



Jean-Baptiste Jean-Joseph

Louis-Philippe Dalembert

Lettre à Aleph, fils potentiel d'Alexis

Saint-Marc, le 23/12/11

Cher Aleph,

Je serai bref. Hier, tu as eu exactement 15 ans, et comme jeune lecteur artibonitien, tu m'as parlé avec aisance du défunt écrivain Jacques Stephen Alexis, un grand inspiré du fleuve Artibonite.

Alors que tout le monde faisait la fête avec toi et t'apportait des présents, je t'avais aperçu dans ton salon avec entre les mains *Les arbres musiciens* du romancier-neurologue Alexis.

Littéralement tétanisé et confus, je t'ai demandé brutalement : « Depuis quand lis-tu Jacques Stephen Alexis ? » Tu t'étais tout de suite dressé derrière un long silence, un silence tellement glacial que j'avais presque tout deviné.

Avant de rentrer chez moi, j'ai longé un des couloirs de sortie de la maison de tes parents, j'ai découvert que cette phrase énigmatique était inscrite en toutes lettres sur la porte de ta chambre : « Jacques Stephen Alexis est mon vrai père. »

Tiens bon Aleph !

Avec mes compliments,

Dominique Batrville



À Léo Coltrane

À mon fils Léo Coltrane.

Que la vie est étrange. Prodigieuse et fascinante, elle nous offre chaque jour, mille merveilles et mille horreurs. Certains soirs, assourdie par le tintamarre des malheurs du monde, il m'est arrivé d'être prise d'un si grand sentiment de lassitude qu'un train passant à toute allure ou une fenêtre ouverte ont eu pour moi des attrait irrésistibles. La tentation de disparaître ne s'est éloignée que lorsque je me suis dédiée à partager ce que je ressentais de joie et de lumière avec les autres, car ce partage est une façon de sortir de la solitude, d'oublier le désespoir et de vivre plusieurs vies en une seule, tout comme on revit à travers les autres par un don d'organes.

Mon fils, il y a beaucoup d'amour et de générosité dans ton âme; je t'espère assez courageux pour regarder la vie en face et garder ton émerveillement intact en dépit de ce qu'elle comporte d'infortune. Songe qu'elle t'a beaucoup donné et que tu es porteur de lumière. Ose rêver du bonheur. Ose le transmettre aux autres par ton rire, ta bienveillance, ta tendresse et ton talent. En dépit des éteigneurs de rêves, ose rêver du bonheur ! Poursuis ce rêve sans te faire d'illusions et dédie toi avec courage à transformer la réalité en une vie nouvelle pour toi et pour les autres. Que ta présence seule soit une incitation au bonheur.

Michèle Marcelin Voltaire

New York, 27 novembre, 2011

Cher Loubendy,

Léogane, le 13 décembre 2011

Je ne veux pas commencer par te demander comment a été la fin de la semaine.

D'ailleurs, je ne sais pas si là où tu vis maintenant tes semaines sont comme les nôtres...

S'il ya une chose que je sais, c'est que tu es encore trop silencieux, même devant la joie, et ça m'inquiète en tant que père.

Tu sais, je me demande toujours comment une espèce peut à la fois vivre au pôle nord et au Sahara.

C'est exactement ce que je veux partager avec toi, mon fils.

Mon rêve éternel de vivre avec ce don d'ubiquité...être capable de se tenir tantôt avec les faibles tantôt avec ceux qu'on appelle les forts, et, pourquoi pas être aujourd'hui faible et demain fort.

Ne reste jamais figé avec ceux qui n'ont pas conscience de ce que vaut ta présence

A force de passer trop de temps sur le quai on finit toujours par avaler du vent sale.

J'ai été, deux fois dans ma vie, un homme ordinaire pour des amies et en même temps un roi, un mage pour des marchandes de fruits qui me confondaient souvent avec le dieu de la fertilité...c'est incroyable.

Mais, c'est ça la vraie vie, crois moi, Loubendy.

J'aimerais que tu saches que les vies trop stables sont comme des pyramides, elles sont souvent visitées mais ne rendent jamais visite à qui ce soit.

C'est pénible, vois tu...

Marc Endy Simon

son fils Loubendy est mort en 2010, emporté par le séisme

À mes enfants:

Je vous ai longtemps pris pour des poèmes
 Ainsi j'ai écrit vos noms
 comme des titres ouverts avec
 des pages blanches
 à tracer
 des pages remplies
 à découper
 et puis ces lettres cachetées
 sur nos secrets
 pour vous dire les choses que vous savez déjà
 pour prétexter un lointain
 que je ne vous donnerai pas
 mais que vous prendrez seuls
 comme tout cet amour
 effarant
 qui vous précède
 et qui vous suit.

Note: Adresse à mettre sur une enveloppe scellée
 pour mes enfants, à ne pas ouvrir.

Stéphane Martelly

Montréal, 2011

À M.



Ce livre figurait au dernier carré du prix Goncourt en 2011

Je n'ai jamais su trop bien obéir aux ordres ni en donner. Ce que j'ai voulu, pour moi et pour toi, c'est l'échange fondé sur le partage égal. J'ai essayé de trouver en moi et dans la vie des choses simples à donner aux autres: du temps, du cœur, des mots et des actes. Il y a une route à suivre vers le don. J'ai fait, le temps que j'ai pu, un bout de route avec toi, non comme un guide mais comme un vieux compagnon d'armes de la justice et de la joie. Le reste du chemin, tu le feras sans moi, avec d'autres. Ce ne sont jamais les humains qui manquent pour faire la route, mais seulement la force de marcher.

Je te souhaite de bonnes jambes, ma fille. Et du cœur: "N'oublie jamais le cœur, c'est l'instrument suprême."

Lyonel Trouillot

Appendice

Jacques-Stephen Alexis : Un jeune homme éblouissant

J'avais oublié Jacques-Stephen Alexis avec le temps, mais en le reprenant dernièrement, j'ai tout de suite compris qu'il n'avait jamais cessé de cheminer en moi. Né en Haïti en 1922, Alexis est mort à trente-neuf ans en tentant de renverser par les armes, avec quelques amis, le dictateur François Duvalier. Ce qui est triste, c'est que j'avais oublié combien ce jeune homme crépitant de talent et d'audace avait compté pour moi. Quand on veut devenir écrivain en Haïti et qu'on est né, comme moi, au début des années 50, on ne peut que se heurter à ces deux figures incontournables : Jacques Roumain et Jacques-Stephen Alexis. Roumain ne semble avoir besoin de personne. Tout écrivain qui voudrait situer son roman dans la paysannerie haïtienne ne trouvera qu'un champ brûlé par le classique de Roumain : Gouverneurs de la rosée. On comprend alors pourquoi Alexis a préféré placer son premier roman, Compère Général Soleil, dans la grande ville. Alexis admirait Roumain et j'étais fasciné par Alexis. À la mort de Jacques Roumain en 1944, un jeune homme de vingt-deux ans du nom de Jacques-Stephen Alexis envoya au quotidien Le Nouvelliste un long article qui débutait ainsi : « Les peuples sont arbres. Ils fleurissent à la belle saison. Et d'efflorescence en floraison la lignée humaine s'accomplit. » Chacun comprit ce jour-là qu'une nouvelle graine venait de germer. Mon rapport avec Alexis est assez étrange. S'il m'intéresse autant, c'est d'abord parce qu'il a écrit et fait des choses que je lui envie encore. Prenons l'attaque de son premier roman : « La nuit respirait fortement. » Je donnerais cher pour l'avoir écrit. Ce qu'il dit du fleuve Artibonite - « L'Artibonite, ce grand gaillard aux bras puissants est fils des montagnes » - montre qu'Alexis est un homme au cœur vaste. Il est époustouflant quand il oublie l'idéologie pour simplement tenter de rendre l'émotion qu'il ressent. Mon roman préféré d'Alexis, c'est L'Espace d'un cillement. Tout le livre se passe dans un clin d'oeil. Autant Roumain est limpide, autant Alexis est bariolé. Il écrit comme ces prostituées qui portent tous leurs bijoux sur elles. On cherche longtemps l'émotion sous la luxuriance des adjectifs. Mais ça tombe bien pour L'Espace d'un cillement qui se passe dans un bordel. J'ai longtemps rêvé d'avoir l'imagination flamboyante d'Alexis et le style sobre de Roumain. J'aime surtout le jeune homme fougueux qui ne semble avoir peur de



personne. Il faut l'être pour écrire cette lettre à François Duvalier, le 2 juin 1960. Observez l'insolence de la première phrase: « Dans quelque pays civilisé qu'il me plairait de vivre, je crois pouvoir dire que je serais accueilli à bras ouverts: ce n'est un secret pour personne. » On n'aurait pas pensé à parler ainsi même dans nos rêves. D'abord parce que c'est Duvalier, ensuite parce qu'une telle confiance en soi frise la candeur. Il n'a pas fini « Mais mes morts dorment dans cette terre; ce sol rouge du sang de générations d'hommes qui portent mon nom; je descends par deux fois, en lignée directe, de l'homme qui fonda cette patrie... » On se croirait dans Dumas, mais écoutez la conclusion: « Toutefois, monsieur le président, je tiens à savoir si oui ou non on me refuse le droit de vivre dans mon pays, comme je l'entends. Je suis sûr qu'après cette lettre j'aurai le moyen de m'en faire une idée. » Il se trouvait encore à Port-au-Prince quand la lettre est parvenue à Duvalier. Obligé de quitter Haïti, il reviendra l'année suivante, en avril 1961, pour le face à face fatal avec le dictateur. Arrêté, torturé, puis assassiné. On ne peut être qu'impressionné par un tel courage. Mais revenons un peu en arrièrefin de mieux comprendre un pareil geste. Le voilà qui fonde avec quelques amis, en 1959, sous le nez de Duvalier, un parti communiste. On sent sa frénésie quand on pense qu'il a publié chez Gallimard quatre livres majeurs durant les cinq dernières années de sa vie: Compère Général Soleil, 1955; Les Arbres musiciens, 1957; L'Espace d'un

cillement, 1959; et Romancero aux étoiles, 1960. Et qu'il en a d'autres dans ses tiroirs. Haïti jubile de tenir enfin son grand écrivain. Mais Alexis place quelque chose d'autre au-dessus de la littérature: le bonheur du prolétariat. Il se veut un homme d'action. Il passe ses soirées à discuter de réalisme social avec Aragon avant de se rendre à Moscou. Il dialogue âprement avec Hô Chi Minh. Il court voir Mao afin que Pékin se réconcilie avec Moscou. Il n'a aucune idée de sa taille ni de son poids politique. Mais quand on a côtoyé de si puissants hommes d'action, il faut montrer, une fois au moins, ce qu'on a dans le ventre. C'est alors que Che Guevara, rencontré à Cuba, lui fait cadeau de sa mitrailleuse. Comme il ne disposait pas des moyens lui permettant de délivrer son peuple, tout ce qu'il lui restait à offrir, pour ne pas perdre la face, c'est sa vie. Mon héros tombera dans quelques mois, comme le personnage de son premier roman, l'ouvrier Hilarion Hilarius. Il lui était interdit de vivre en Haïti, on ne pouvait l'empêcher d'y mourir. Ce qui reste malgré tout de ce jeune homme éblouissant, c'est la plus rayonnante trajectoire dans le monde des lettres contemporaines haïtiennes.

Dany Laferrière

Tiré de son livre, *L'Art Presque Perdu De Ne Rien Faire* p.335/337, Éditions Boréal, nov. 2011

ARCHIVES GERALD BLONCOURT ARCHIVES GERALD BLONCOURT ARCHIVES GERALD BLONCOURT ARCHIVES GERALD BLONCOURT



Jacques Stephen Alexis et Mao Tsé Toung :: Haiti 1946 Alexis, Beaufile, Bloncourt, Baker, Chenet :: Jacques Stephen Alexis et des ouvriers chinois

ADIEU A UN CAMARADE

Toute l'équipe de la revue Intranquillités remercie vivement l'artiste et photographe Gérard Bloncourt de nous avoir ouvert ses précieuses archives



L'écrivain haïtien Jacques Stéphen Alexis, sa femme Françoise et sa fille Florence à la Fête de l'Humanité à Paris dans les années 50 :: Collection Gérard Bloncourt

Gérald Bloncourt, peintre et poète, journaliste et ouvrier d'imprimerie, révolutionnaire et héros des Cinq Glorieuses de Janvier 1946, a dû partir mardi matin.

Une vague de tristesse a battu la Jeunesse Haïtienne quand la nouvelle a couru. Quant à nous au cœur de la bataille, nous restons les armes en arrêt une minute pour lancer dans l'air lourd l'adieu simple et émouvant qui nous monte aux lèvres.

Gérald Bloncourt est parti.

Certes nous comblerons le vide, camarade, mais pourrons-nous oublier ton désinvolte courage, ta passion réfléchie, ta présence tumultueuse et vivifiante. Gérald Bloncourt tu as dû partir!

Faut-il que l'humanité soit sotté, faut-il que la superstructure idéologique capitaliste soit criminelle, faut-il que le code et les lois soient anti-humains, pour qu'un homme soit étranger sur la terre où il est né, sur la seule terre qu'il ait vécu, sur la seule terre qu'il ait aimée comme sa mère.

Gérald Bloncourt est parti, la Réaction bourgeoise, l'hydre aux cent têtes commence à ricaner. La tête tonsurée de la bourgeoisie lui a enlevé son travail, la tête à képi de la bourgeoisie l'a menacé de lui couper tout moyen de vivre, la tête gueulante de la bourgeoisie lui a reproché de penser en humaniste et de vivre en haïtien.

Gérald Bloncourt est parti!

Le poignard nous a été envoyé en

la vie dure, nous sommes des révolutionnaires. La Bourgeoisie se trompe, nous agissons surtout avec notre tête et avec le cordial de notre conception du monde que nous savons vraie, nous pouvons vivre et lutter même si nous avons le cœur en bouillie.

Gérald Bloncourt, tu es parti.

Sois sûr que nous serons, dans une volonté, la Révolution, dans un seul combat, l'écrasement de l'ordre capitaliste, dans un seul triomphe la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Gérald Bloncourt, tu reviendras un jour. Tu viendras un jour pour peindre la vie douloureuse d'Haïti, tu reviendras un jour chanter le prolétariat et rythmer la lutte de notre prolétariat, tu reviendras pour que l'encre de l'imprimerie haïtienne te tache les mains, tu reviendras encore pour que poitrine en avant tu livres, les bras déchainés le glorieux combat de la Liberté.

Camarade, tu nous sais forts et la Réaction est folle. Si tu étais tombé au cours de ces Cinq Glorieuses tu serais cité à l'ordre du jour de la Révolution:

«Gérald Bloncourt, héros d'une fougue incomparable, révolutionnaire d'une conviction inébranlable, cœur d'airain, tête de glace, corps d'acier, tombé au Champ d'Honneur de la Révolution».

Mais tu n'es pas mort, Gérald, tu reviendras et tu verras encore tes camarades, le torse nu luttant dans l'atmosphère lumineuse et parfumée d'Haïti.

Tu reviendras, Gérald, très certaine-

La bulle imaginaire

Mais qui sont donc ces passagers des Vents, qui déambulent dans les rues de Port-au-Prince, Paris, Berlin, Brazzaville, Montréal,... et peut-être un jour Shanghai, Buenos Aires, Beyrouth,... ? Ils sont nombreux, la plupart ne sont pas conscients d'en être. On les distingue peu des autres et pourtant, ils ont tous quelque chose en commun. Ils participent à un mouvement. Comme les vents, ils se poussent l'un l'autre, sans savoir dans quel ordre, se fondant l'un dans l'autre. Vents métissés, vents abrupts, longs, lents, vents dont les trajectoires se croisent ou se défont... Passagers éphémères, - comme nous tous sur cette terre -, qui participent à un grand souffle continu, perpétuel... Ce n'est pas une secte, ni un groupuscule terroriste, ce sont des individus qui spéculent sur un tas de choses, la reconstruction d'Haïti, plus d'humanité et d'amour dans ce monde, la richesse de la diversité, ... et alimentent la bulle imaginaire. Contrairement à la bulle financière, immobilière, internet, ... celle-ci n'explosera pas. Elle peut gonfler jusqu'à prendre la taille de la terre et même au-delà et nourrir l'espoir de peuples entiers. Imagination, création, innovation... après le chaos.

Le chaos est partout, les révolutions arabes, l'Europe en faillite, l'exil comme solution ultime, l'Obamania en panne, la terre tremble, elle est inondée... On ne sait plus où porter son regard. Cela fait quelque temps d'ailleurs que les regards sont détournés d'Haïti et son séisme. Finalement, il ne s'agit que d'un élément parmi tant d'autres dans cet orchestre de catastrophes et de crises, de mouvements d'indignation, de réveils populaires ...

Pourtant, Haïti fait exception, non pas de par l'ampleur du séisme et du nombre de morts, de blessés, de déplacés. Haïti est traversé de cyclones culturels à forces créatrices toujours renouvelées. Et c'est en cela qu'il faut garder les yeux rivés sur l'île. Non pas à la télévision, qui ne nous montre généralement que Port-au-Prince et ses gravats. C'est à travers ses créateurs que le voyageur imaginaire peut découvrir d'autres réalités, d'autres parties de l'île, de Petit-Goâve et « L'odeur du café »¹ à Anse-à-Foleur et « La belle amour humaine »². Après le séisme, ce sont encore les livres qui furent l'occasion de rappeler au monde toutes les « Failles »³ qu'Haïti a

dû panser au cours de son histoire, de faire écho de l'extrême résilience d'un peuple qui empêche « Les immortelles »⁴. de basculer dans le désespoir, de montrer la solidarité au sein même de la population qui a permis à tous ces « Corps mêlés »⁵. de tenir debout. « Haïti, Kenbé là ! »⁶.

Haïti a même son « Kana Sutra »⁷. Son auteur fait partie de ces spéculateurs fous qui alimentent la bulle imaginaire de toutes sortes de positions sur l'amour, la vie, la mort, les séismes, la littérature, ... et qui, sans jamais quitter Haïti de son champ de vision, a surtout une position ouverte sur le monde.

Dans tout le chaos ambiant, des Passagers des Vents nous proposent « une fenêtre au hasard »⁸. sur Haïti: Port-Salut, une petite ville au Sud-Ouest, loin de Port-au-Prince. Ils y attirent « Le cœur des enfants léopards »⁹. et proposent une opération à cœur ouvert à tous ceux qui saisissent son hospitalité.

Ce n'est probablement pas un hasard si les Passagers des Vents se retrouvent en Haïti, à Port-Salut. Ceux qui ont eu la chance de préparer ce voyage, en ayant pu goûter au poulet djon-djon, en se laissant enivrer par des histoires haïtiennes racontées entre Haïtiens, - en se concentrant un peu, on peut capter quelques bribes dans une conversation créole-, en découvrant les récits de ces destins particuliers, qui généralement s'inscrivent dans l'histoire récente d'Haïti, ceux-là, ils n'auront plus qu'à ouvrir leurs sens pour capter les sons, les odeurs, les images de la rue, les visages, ... tenter de percer les mystères de l'invisible, pour alimenter encore cette bulle imaginaire. C'est peut-être ça « l'énigme du retour »¹⁰. de l'imaginaire.

Dominique Gillerot

1. Dany Lafférière, 2. Lyonel Trouillot, 3. Yanick Lahens, 4. Mackenzy Orcel, 5. Marvin Victor, 6. Rodney Saint-Eloi, 7. James Noël, 8. Pia Petersen, 9. Wilfried N'Sondé,



© Dominique Gillerot

Le livre des vents

Il s'intitule *Le roman de Port-Salut*, une fresque d'amour qui se déroule entre le vent et ses passages secrets ou ses passagers. Sans intrigue ni recettes de fastfood. Au sud d'un pays où l'on guette le vent pour monter à bord. Avec des personnages solaires. Des hommes, des femmes, des enfants, des bêtes, attelés à leur solitude, le contre-jour des traversées. Sans voix, sans noms, libres comme le nordé ou la brise de mer. Livrés à leur solitude, dans des bleds où la vie est une chanson mal apprivoisée, des *latrines* à partir desquelles ils voient, questionnent le monde et forgent leurs mythes, ayant été traqués par les dictatures, les gardes civiles, aussi par l'oubli et la blessure de l'histoire... Des hommes, des femmes, des enfants, des bêtes qui donnent à voir le monde, ses couleurs et ses scintillements. Des vies en chute libre, fleuves incandescents de mots chargés de rires de larmes, de pays perdus, éperdus,

:TOUS LES VENTS DU MONDE::TOUS LES VENTS DU MONDE::TOUS LES VENTS DU MONDE

de nuits, de bruits, de fureurs. Des hanches de femmes. Des enfants qui rêvent de cerfs-volants quand le vent passe sur la ville. Des fenêtres partout. Des bords de mer. Et des bateaux qui partent ou reviennent d'on ne sait quel ailleurs. Des vagues qui ne savent pas garder un secret, agitées comme des rêves de marins. Des rues où les garçons et les filles se promènent deux par deux, comme dans la chanson, pieds nus, comme pour sentir battre le cœur de l'éternité. Un livre. Une ville comme une bouche usée par les baisers. Où s'engouffrent tous les rêves.

Makenzy Orcel

Montréal 26 nov. 2011

La Maison des vents

Tu es le vent. Nous ouvrons grand les fenêtres. Notre maison est suspendue. *Pousse-nous.* Nous battons l'air. Le soleil sort de nos doigts. Appuyons-nous contre la grille souple de la moustiquaire où pénètre un parfum de soucis. La rosée des yeux des autres passagers soigne les brûlures de nos articulations. Posons nos lèvres sur la mer, faisons rouler des coquillages en forme de grains de café sous notre langue. Du soir au matin, s'écrivent les pages à la combustion des bougies. Les vagues emplissent la chambre. De grandes rafales, baisers des êtres de souffle, nous mordent le cœur, rallumant la flamme. J'ai des conversations avec les hommes qui prennent la mer dans leurs bras. Mes cheveux se gonflent de bulles folles. Je suis l'harmonica du voyou. Estrellita, danseuse de pollen dans une fleur rouge, noire, blanche et jaune. La voisine aux yeux d'hydromel, tant de lumière dans ses pupilles — savant mélange d'eau, de feu, d'air et de terre — m'appelle "ma fille". Et quand je n'ai pas dormi, parce que j'ai écrit la plage, le foulard turquoise autour de sa tête, elle chante: *Papa Loco, tu es le vent, pousse-nous, nous sommes des papillons, pour que nous portions des nouvelles aux autres...*

Laure Morali

Le vieux vent Caraïbe

I

Se lève. Soulève. Trêve et pour peu le rêve itinérant des îles et des archipels. Vent blanc. Vin blanc blanchit l'adresse: une rue, dans le temps.

Philoctète est bel et bien...

II

La mère- la truie- l'Enfant et le pourceau. Le petit Jésus, à l'école buissonnière, moissonne sur le net. Vent blanc. Vin blanc blanchit la chose_ la cécité. Couche tôt se lève tard. La cécité habite la rue d'en face. Mon petit chat a le sida comme la bolchevique révolution. L'évolution contraste avec l'objet. Jacques S Alexis est bel et bien... Se meurt le bonhomme tel soleil au couchant. Il vivait avec la mort sous les aisselles. Singulièrement, l'adresse au tir. Visant l'œil vise la rue. Sa poétique. La rue est à l'étroit. Singulièrement, le défi. Tous les vents se ressemblent, s'assemblent mais ne se communiquent plus. La dystopie éolienne. Depuis sa mort, qui dit le contraire se fait traité de con. La négation.

Ne pas...

III

Ma grand mère habitant la mémoire saline de la terre sèche des Gonaïves, connaissait le Type. Se pa Vye pitit Estefènn lan. Pour le sel cautérisant la morsure, son histoire contre la mienne. Grands d'yeux, vient voir. Viens voir. Il vente, le vent. Les vents o vents... Le vieux vent Caraïbe est un pet séculaire.

So good...

James Pubien

James Pubien est né à Port-au-Prince. Il écrit en Français et en Créole. Atelier, paru aux Editions Bas de Page, est le titre de son premier recueil.

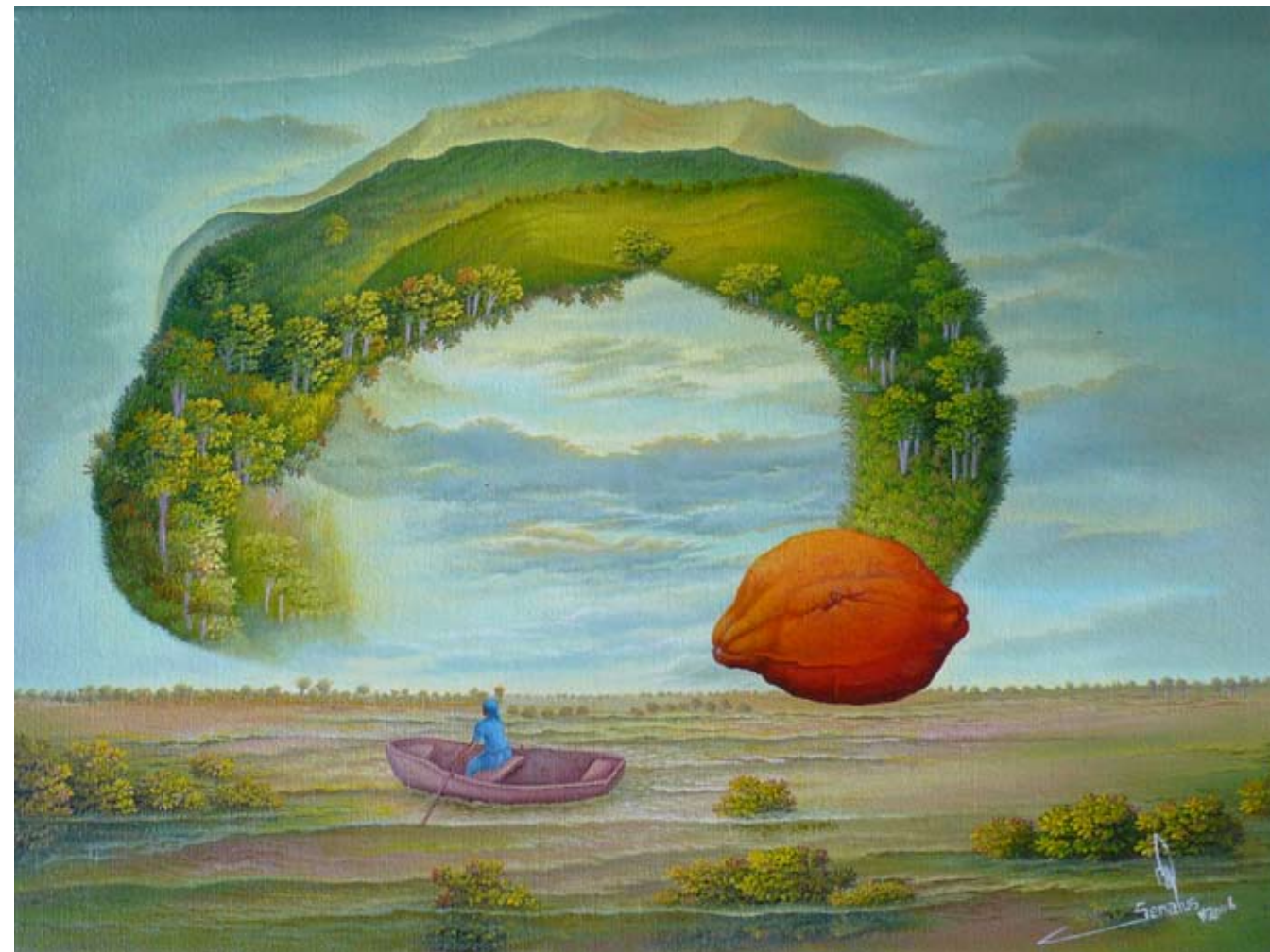
Kot rèv

Kot rèv mal kreve sezaryèn vil pa reyisi
 Epòk solèy krizokal dedjennen reyon
 Frennen tout lonbray ki gen foli moun
 Sèl lanmou m fè s on pa chat nan lanmò
 Satouyèt vag
 Karese ble
 Lanmè dous pase fyèl
 Lekzil sou papye aprann mwen graje mo
 Kritik prefere ma a
 Yon konprès pou lafyèv yo
 Lanmèd pou tout mont lè midi vèse san
 Simityè m pwopoze s on Paradi
 Kap kriye pou jèb flè

Inéma Jeudi

paru au nouvelliste le 04 novembre dernier / Atelier Jeudi Soir

© Jean-Louis Sénatus



Salut aux Passagers des Vents

Qui sait les rivages d'Haïti ? Sa mer transparente ? Qui la rêve ainsi aujourd'hui, alors que sa voisine dominicaine, sur l'île anciennement commune, concentre sur son «paradis» tous les regards des touristes, souvent pavés de mauvaises intentions ? De Port-au-Prince, la mer est si peu visible qu'il faut quitter la capitale pour se souvenir qu'Haïti est une île. Qui peut alors imaginer trouver au bord d'une plage une maison des arts, ouverte à tous les vents de la création, croisant les imaginaires du monde entier ? James Noël et Pascale Monnin inventent ce possible, bousculent notre vision du monde, osent le pari de faire d'un petit coin d'Haïti un lieu d'accueil, non pour les ONG, mais pour les écrivains, peintres, photographes, musiciens... Ils y viennent d'ailleurs ou d'Haïti. En leur pays même, ceux qui l'ont inauguré ont expérimenté ce droit au luxe improbable du calme et de la sérénité, des retrouvailles avec soi-même chez soi, lors d'une halte brisant la trépidation des jours chaotiques de leur ville bouleversée par tous les vents. Ceux qui soufflent à Port-Salut sont de paix et d'amitié, de rencontres et d'inspiration, pour que naissent de ces résidences à fleur d'humanité des œuvres bleues comme des mangues.

Une fois, j'ai goûté l'eau de la mer, du Nord, non loin de la bourgade de Limbé. Deux fois, j'ai failli goûter celle qui baigne les Abricots, contée par Jean-Claude Figolé. Une fois j'ai entendu Marvin Victor de retour en Haïti après le séisme, me dire son besoin de la mer, si sensible dans «Corps mêlés». Une autre fois, j'ai su la puissance de ces déferlements dans «Le Sang et la mer» de Gary Victor. Et frémi en lisant James Noël écrire, un jour de la fin janvier 2010, que «la mer de Jacmel était partie» et qu'on «y voyait des poissons morts plongés dans un fond sec.» Depuis j'ai souri de béatitude au code du bonheur des pêcheurs d'Anse-à-Fôleur dans «La Belle amour humaine» de Lyonel Trouillot. Etc, etc Mille fois, par eux tous, j'ai compris qu'Haïti n'était pas Port-au-Prince, et qu'un jour, à force, on le saurait. Plus vite par la culture que par une politique de décentralisation ? Via «l'auberge haïtienne» de Port-Salut ?

Dans la grandiloquence des débuts, j'imagine cette résidence comme l'aube d'un jour où le regard commence de changer. Dans cette continuité – qu'un festival comme «Étonnants voyageurs» ne peut matériellement assurer – Passagers des Vents vient dire une chose belle comme son évidence: lorsqu'on est forcé de recevoir

d'une main, on peut aussi tendre la seconde, mais cette fois pour prendre la main de l'autre et l'emmener voir qu'ici aussi, par tous les vents, on peut donner. Pour avoir tant reçu de cette île, ce commencement me semble à moi, déjà si chanceuse, presque un aboutissement.

Mais tout autour, tant d'aveuglements encore...

Alors, de tout cœur avec ce qui peut sembler une utopie, songer qu'en Haïti la mer, si souvent invisible au monde, se montrera au grand soleil de la culture, un séjour après l'autre de ses Passagers.

Valérie Marin La Meslée



© Toni Monnin

Moderato con variazioni

Invité à rejoindre d'autres passagers du vent, j'ai envie d'emmener mon embarcation virtuelle d'est en ouest, contre le mouvement de la terre, contre le vent. Pour ceux qui sont nés avec le soleil en Sagittaire, notre brasier interne cherche cette sensation agréable de se frotter au vent.

Souffle de vie, le vent nourrit le feu.

Comme les saumons qui ne donnent vie qu'après avoir remonté les rivières, contre le courant, jusqu'aux sources de leur naissance, nous ne sommes pas séduits par le chemin le plus facile. On peut se laisser emporter par le vent, mais l'épreuve de lutter contre les forces de la nature solidifie notre aventure humaine.

Parmi les vents qui soufflent dans ma mémoire, je choisis ceux de la Tunisie, du Wisconsin et de la Californie (avec une courte déviation littéraire). Si je les raconte dans cet ordre, mon récit progressera dans le sens de l'origine du vent. Dans son film *Night on Earth*, Jim Jarmusch avance sa narration dans cinq taxis et cinq villes, d'ouest en est : Los Angeles, New York, Paris, Rome, Helsinki. Je préfère terminer là où il débute, au bout du Far West.

* * *

Quand tu te promènes dans les rues de Tozeur, tu comprends à quel point il est pratique de porter le voile.

Il fait chaud et sec dans le sud de la Tunisie.

Le vent te fait cadeau de petits grains de sable que tu retrouves dans les yeux, dans la bouche, dans les oreilles, dans tes vêtements.

D'une façon souple, les femmes ne se promènent pas, elles glissent, avec les paniers de provisions dans une main et, de l'autre, elles tiennent un morceau de tissu, noir, qui flotte dans le vent et surtout protège le visage et les yeux.

Ce n'est pas un pays fait pour ceux qui portent des lentilles aux yeux.

On essaie de regarder à travers le voile, étonnés de sentir à quel point le tissu noir est léger ; on y ressent une fraîcheur et, par magie, on voit tout à travers le voile, sans que ses propres yeux se voient, et sans que le moindre grain de sable passe à travers.

On quitte Tozeur pour la découverte du sud tunisien. Pour cela, il faut d'abord traverser le Chott el Jerid.

Il fait 40° ou 45°. Quant à la température à l'ombre ? Il n'y en a pas. Quand tu avances dans le chott, on dirait que l'eau de ta peau disparaît, l'eau de la vie. Un lac immense, sans eau.

Il n'y a pas de vent.

Après une dizaine de kilomètres, au milieu du chott, il y a un stand au bord de la route où l'on peut se rafraîchir. On y vend des roses de sable, ces bijoux de la nature nés quand le vent du Sahara assèche le sel, les minéraux et le sable à tel point qu'ils se marient en cristaux solides.

Reprenant la route, le seul vent ressenti est celui généré par le mouvement de la voiture. Au loin, à perte de vue : rien. Pas d'habitations, pas de route, pas de signe de la vie : un immense désert plat, sec, chaud, sans vent.

On appelle ce temps «beau fixe»? Il n'y a pas de nuages. Juste le soleil. Qui tape.

Miroitent, au loin, des vagues. On dirait que la chaleur nous monte à la tête : au lieu de voir l'horizon comme il est – lisse, vide – on voit la terre se mélanger avec le ciel, en bande d'horizons qui flottent. On traverse, non pas comme bédouins, sachant naviguer le désert, mais plutôt comme des toubabs aventuriers qui pourront crever de chaleur et de soif.

Et puis apparaissent les oasis. Virtuelles. Des îlots de vie à l'horizon : palmiers qui nous invitent à quitter la route pour aller vers ces mirages.

Heureusement que le chauffeur sait distinguer l'illusion de la réalité pour qu'on traverse le chott sans déviation.

On s'installe à Zaafrane, juste à l'extérieur de la petite ville.

En fin d'après-midi, on part se balader, accompagnés par le gérant du petit hôtel qui nous invite à visiter son oasis. Une vraie.

Aux portes du désert, la petite route goudronnée ressemble à celles de mon enfance dans le Wisconsin : par le mouvement du vent, le sable s'accumule comme de la neige dans de petites dunes sur les deux côtés. Ici, le vent est visible : le sable danse sur la route en lignes et spirales blanches, laissant des traînées de sable par terre et soulevant des tourbillons dans l'air.



Fritzner Lamour 1995

On voit de moins en moins bien la route, et le sable est partout, par terre, dans l'air.

Avec la lumière du jour qui baisse, et en quittant tout signe de la civilisation, je pense aux soirées du grand nord en plein hiver, imaginant une panne de la voiture dont on dépend, contre les éléments, pour la survie. Avec le sable contre le pare-brise et surtout voyant tout ce qui entre par la grille du radiateur devant, ce n'est pas la paranoïa qui me fait penser au moteur du véhicule. Notre hôte me confirme les dégâts que le sable fait à la voiture, tout en me rassurant de ses compétences de mécanicien. Dans le sud, au chaud sec, comme dans le nord, au froid sec, il faut quand même être prévenant.

Surtout quand on est au fin fond du bled.

À un moment donné, sans nous prévenir, notre chauffeur quitte ce qui reste d'une route pour rouler directement sur les dunes de sable.

On roule, par montées et descentes, sur ces dunes blanches. Il n'y a pas trace de vie humaine : rien que des formes magnifiques de sable, comme de grandes vagues d'un océan immense. Solides mais mouvantes, les dunes comme le sable se déplacent. Au rythme et avec la volonté du vent.

Surgissent des souvenirs de mains crispées sur le volant, conduisant la nuit dans ces zones où l'on est loin de toute communication possible pour un secours, avec la neige – le sable – qui rentre dans les axes de la voiture.

Mais on arrive à destination. Notre oasis-man arrête la voiture sur une dune qui ressemble aux autres. Derrière nous, on ne voit presque plus les traces de la voiture dans le sable qui efface notre passage.

On avance à pied jusqu'au sommet d'une dune en bas de laquelle il y a la petite oasis : une vingtaine de jeunes palmiers dans une vallée du désert qui est déjà partiellement ombragée avec le soleil déclinant. Le contraste est frappant : il n'y a pas de terre, il n'y a qu'une vaste terre de sable blanc au milieu de laquelle il y a ces plantes bien vivantes.

De temps en temps, notre hôte a besoin de venir ici dans l'oasis qu'il crée pour des générations futures, pour déplacer le gros tuyau qui arrose les palmiers qu'il fait pousser là, en plein désert. Il faut connaître le désert aussi bien que lui pour savoir où se trouvent les poches d'eau en dessous. Par un système de puits artésien, le fond du désert fait jaillir de quoi arroser ses palmiers.

On s'assoit sur des dunes pour regarder les jeux de lumière sur le sable avec le soleil couchant. Sur la crête des dunes, même avec un vent doux à peine perceptible, le sable se déplace.

Des variations sur le blanc à perte de vue, avec les ombres grandissantes. Si le sable vire sur un jaune clair, le ciel prend des couleurs plus prononcées : du gris, presque du violet dans le rose magnifique qui prédomine et qui colore par endroits les dunes.

Les splendeurs du désert, avec un spectacle éblouissant de lumière sur le vaste océan ondoyé de sable.

À part la petite oasis, il n'y a aucune trace de vie. Avec les variations de lumière et de couleurs que l'on suit de près et qui se présentent à perte de vue, tout le paysage est une ravissante création sculptée par le vent.

* * *

Dans le Midwest, on craint le moment où il n'y a pas du tout de vent. C'est le moment qui précède les tornades. Cela se passe généralement le soir, en été. À l'horizon, vers l'ouest, le ciel devient menaçant, d'une couleur orangée, irréaliste.

La grande accalmie est précédée par des bourrasques de vent pendant lesquelles on entend les portes qui claquent et les mères qui crient après leurs enfants comme des poules cherchant leurs poussins, pour que tout le monde rentre et se mette à l'abri, dans la cave.

Chaque année pendant ma petite enfance, on allait rituellement chez les voisins pour regarder *The Wizard of Oz*. Les voisins en face avaient la télé en couleur. Chez nous, tout était en noir et blanc. Toute la marmaille s'installe devant la télé et, à chaque fois, la tornade arrive et la pauvre Dorothy est frappée à la tête, puis s'envole, emportée avec la maison dans le tourbillon de vent.

Le cauchemar absolu. La *Wicked Witch of the West*, les *munchkins*... En *Technicolor*®.

On apprend ainsi à craindre davantage le ciel de ces orages-là, le moment juste avant les tornades quand le vent s'arrête totalement.

Souvent, le lendemain du passage d'une tornade, on passe en voiture, badauds, pour voir ce qui reste des arbres, parfois une maison ou un bout de maison, emportés par la tornade. Les tornades touchent par terre de façon aléatoire, souvent laissant intactes une maison ou un arbre, juste à côté des dégâts.

On n'aime pas quand il y a trop peu ou trop de vent.

Mon grand-père, habitué d'une vie sans électricité, n'avait pas besoin d'un bulletin météorologique pour savoir quel temps il allait faire le lendemain. Par la girouette et le moulin-à-vent, il savait si c'était un vent du nord qui soufflait, si c'était le même que celui du matin, ou, par la vitesse variée des ailes, si une modification climatique était imminente. Sinon, le bétail le prévenait des orages électriques et des changements de l'air.

Chez mes grands-parents, on apprenait à aimer le vent ni trop fort ni trop faible. Quand le vent soufflait agréablement, on pouvait remonter le levier relié au guidon, pour que le moulin soit orienté directement vers le ruisseau du vent. Attaché à la pompe, le moulin faisait remonter de l'eau doucement ces jours-là, et ça coulait magiquement par la gravitation vers la petite laiterie et jusqu'à l'abreuvoir des vaches. Quand le vent ne soufflait pas assez, on était obligés de pomper à la main. Quand il soufflait trop fort et on relevait le levier, il y avait toujours un adulte qui venait nous crier après, puisqu'on risquait de casser le moulin à cette vitesse-là.

Mais c'était tellement excitant que ça valait la punition.

Dans ce pays continental, c'est en hiver que tout le monde apprend à respecter le vent. Quand il fait moins 40 degrés – ou même quand il fait un simple -10° – vous faites face à ce que l'on appelle « le facteur vent » (« *wind chill factor* »).

Ça caille.

Ce vent-là vous brûle la peau. Vous gèle les poumons.

Après, au retour dans la chaleur, voyez si vous ressentez encore de la vie dans le nez, les doigts, ou les doigts de pied.

Les bourrasques de vent créent pourtant des tourbillons de neige magnifiques. Le vent sculpte des dunes de neige dans les champs, dans les rues et sur les trottoirs. Autour des troncs d'arbres, il y a toujours un trou sans neige, un cercle irrégulier formé du côté opposé au vent.

Il n'y a que des francophones cinglés qui chantent « Vive le vent, vive le vent, vive le vent d'hiver ». La chanson originale de James Pierpoint, *Jingle Bells* (composée pour la fête de l'Action de grâces, le *Thanksgiving*), ne contient aucune allusion, ni avec Noël ni avec l'horreur du vent d'hiver. Quelle idée de ce parolier français, Francis Blanche, d'avoir donné des frissons à cette vieille chanson ! Il n'y a que quelqu'un qui ne connaît pas le thermomètre à moins 20 ou moins 40 qui voudrait chanter des louanges au vent d'hiver.

* * *

Ce sont les vents qui nous définissent, natifs-natals du « Nouveau-Monde ». Il y a quelques siècles, l'Occident du monde « civilisé » se limitait à ce qui est, aujourd'hui, l'Europe. Les pays originaires des langues de nos littératures anglophones, francophones, hispanophones et lusophones ne connaissent pas les ouragans ou les tornades.

Est-ce pour cela que nous avons une littérature si tourmentée et passionnée ?

Autant en emporte le vent (*Gone with the Wind*). La guerre comme la passion humaine, vues comme un orage qui emporte tout avec son passage.

Pluie et vent sur *Télumée Miracle*, où la nature est moins cruelle que les êtres humains.

Le vent qui crie avec le monstre d'orage dans le roman de Zora Neale Hurston, *Their Eyes Were Watching God*.

Trope littéraire, le vent intervient souvent en parallèle des passions des personnages. L'Espérance macadam exemplifie cette violence de la nature accompagnée par celle des hommes.

Chaque passage d'ouragan laisse ses légendes avec ses morts : Camille, Hugo, Katrina, Irène... Il y en a de si destructeurs que l'on n'utilisera plus jamais leur prénom.

Vents légendaires, comme celui qui marque le jour de la mort de François Duvalier, immortalisé dans la fiction par l'ouverture de Rue des pas-perdus de Lyonel Trouillot : « Voilà. Monsieur, cela commença par un grand coup de vent. Forcément. Toutes nos histoires commencent par des coups de vent comme en un tourbillon de légendes paresseuses. »

Vents passionnels, violents, cléments... Ils nous marquent dans la chair et soufflent dans notre imagination.

* * *

Le vent laisse des impressions sur les rétines, quand on le voit soulever et puis sculpter le sable ou la neige. Il marque de façon tangible les poumons et la peau quand il souffle en hiver.

À Santa Barbara, le vent m'est resté surtout dans les oreilles.

Rien de plus agréable que de s'endormir au bruit des feuilles de bambou qui tremblent avec la moindre petite brise.

Entourée de bambous, la petite cabane où je vivais n'était pas loin du grand tribunal, le Santa Barbara Courthouse. Style néo-espagnol, le palais de justice marque le passé colonial de la ville, où les Espagnols et d'autres aventuriers ont pris possession des terres amérindiennes.

La légende veut que, parmi les lois de la colonie, les meurtres commis au moment où soufflaient les vents Santa Ana étaient pardonnés.

Il n'est pas normal que les vents viennent de l'est, du désert, mais ça arrive.

Les Santa Ana. Ils rendent tout le monde fou. On dit que les vents Santa Ana accompagnent une période d'homicides, d'anxiété et de tremblements de terre.

Avec ces vents chauds et secs, l'électricité dans l'air vous trouble. Les chiens sont encore plus détraqués. Les Santa Ana porteraient avec eux les âmes d'Amérindiens qui veulent prendre leur revanche contre les colons d'origine européenne.

Ce ne sont peut-être que de vieilles légendes amérindiennes, transmises depuis leur servitude, l'esclavage et l'évangélisation au temps des « Missions » catholiques. Pour les autochtones, les Santa Ana sont des vents « amers ».

Ou ce sont des légendes inventées par les colons qui, devant le juge, pouvaient expliquer pourquoi, au moment où soufflaient les Santa Ana, ils ne pouvaient arrêter leurs pulsions passionnelles et meurtrières.

Même au paradis, dans cette ville où le climat est parfait, les vents ne sont pas toujours cléments.

* * *

Il ne faut pas aller plus loin ; la côte ouest marque le bout occidental du Far West. Si l'on avance encore, toujours contre le vent, on risque de tomber dans le vide.

La terre plate nous définit encore quand on évoque l'Orient et l'Occident. Le vent ne connaît pourtant pas ces frontières sur la boule de notre planète.

Elle tourne, indifférente à la vitesse décalée entre la terre solide et la couche d'air qui tourne avec elle. La terre se réchauffe, aussi, générant des orages de plus en plus violents.

On maîtrise mieux l'énergie éolienne, ce qui pourra contrecarrer notre destruction de la planète, mais nous ne maîtriserons jamais le tempérament lunatique du vent.

Moderato. On se la coule douce quand les alizés sont modérés. Et pourtant, notre aventure terrestre réclame des extrêmes, des tempêtes violentes et des bourrasques passionnelles. Sinon, le brasier de la vie risque de s'éteindre par ennui sinon par manque d'oxygène.

Thomas C. Spear

Femme orageuse

Pour Haïti, orageuse

Il croyait qu'elle allait à minuit mais elle ne faisait que suivre la ronde des planètes, tournait, tournait dans les flaques de lumière, sautait à pieds joints dans leurs éclaboussures sans direction aucune.

Il croyait qu'elle allait à midi mais c'était compter sans les éclats de voix et les bruits torrentiels qui l'entraînaient n'importe où et bien au-delà de ses cris.

On ne le croirait pas, en cette ère sans substance, qu'une femme seule, amochée par la vie, aurait encore tant d'appétit.

Des galons aux yeux, quelque chose dans sa chevelure ruine noire et argent qui fait penser à la désentrave, un galbe aux épaules comme si d'un seul geste elle avait haussé l'ennui, un sourire à la poitrine, un clin d'œil aux chevilles.

Il croyait qu'elle allait à l'oubli, mais si elle marchait, ce n'était pas pour oublier. Elle marchait au devant de ce visage ouvert sur ses peines comme la pierre nue. Elle illumine la nuit, femme orageuse.

La boue entraîne ses pas comme l'île ses bourrasques mais toujours le ciel sera d'or sur son front.

Ananda Devi

Chaque jour..

Chaque jour, j'emploie le dialecte des cyclones fous. Je dis la folie des vents contraires. Chaque soir, j'utilise le patois des pluies furieuses. Je dis la furie des eaux en débordement. Chaque nuit, je parle aux îles Caraïbes le langage des tempêtes hystériques. Je dis l'hystérie de la mer en rut. Dialecte des cyclones. Patois des pluies. Langage des tempêtes. Déroulement de la vie en spirale. Fondamentalement la vie est tension. Vers quelque chose. Vers quelqu'un. Vers soi-même. Vers le point de maturité où se dénouent l'ancien et le nouveau, La mort et la naissance. Et tout être se réalise en partie dans la recherche de son double. Recherche qui se confond à la limite avec l'intensité d'un besoin, d'un désir et d'une quête infinie. Des chiens passent, j'ai toujours eu l'obsession des chiens errants, ils jappent après la silhouette de la femme que je poursuis. Après L'image de l'homme que Je cherche. Après mon double. Après la rumeur des voix en fuite. Depuis tant d'années. On dirait trente siècles.

La femme est partie. Sans tambour ni pette. avec mon cœur désaccordé. L'homme ne m'a point tendu la main. Mon double est toujours en avance sur moi. Et les gorges déboulonnées des chiens nocturnes hurlent effroyablement avec un bruit d'accordéon brisé.

C'est alors que je deviens orage de mots crevant l'hypocrisie des nuages et la fausseté du silence. Fleuves. Tempêtes. Eclairs. Montagnes. Arbres. Lumières. Pluies. Océans sauvages. Emportez-moi dans la moelle frénétique de vos Articulations. Emportez-moi ! Il suffit d'un soupçon de clarté pour que je naisse viable. Pour que j'accepte la vie. La tension. L'inexorable loi de la maturation. L'osmose et la symbiose. Emportez-moi ! Il suffit d'un bruit de

pas, d'un regard, d'une voix émue, pour que je vive heureux de l'espoir que le réveil est possible parmi les hommes.

Emportez-moi ! Car il suffit d'un rien, pour que je dise la sève qui circule dans la moelle des articulations cosmiques.

Dialecte des cyclones. Patois des pluies. Langage des tempêtes. Je dis le déroulement de la vie en spirale.

Frankétienne



Poèmes pour James Noël

En hommage à la Résidence «Passagers des Vents»

Passagers des Vents
Et de toute géographie souterraine
Nous glanons d'immenses voyances
Et honorons la vertu des sables aériens
Il n'est griffures qui vaillent ni gommiers ni mémoires
Seules les boues ont gardé nos empreintes
Nous parlons le magma et la turbulence folle
De ces courants d'hommes
Au grand charroi des îles
N'était-ce l'amandier et son parasol de rêves
Ou l'oiseau foudroyé de vivre son voyage
Notre voix va au vent tremblant
Des fougères sacrées
Tant de boucans nous guettent aux haltes
Tant de langues se perdent aux feuillages
Mais sur la jetée des vents d'ailleurs
Et d'ici
Nous hâtons le coutelas des tempêtes
Le lieu est mémoire
Comme gouffre de lumière
Où nous naviguons à hisser nos élans
Chavire grand ciel
Les étoiles nous sont rumeurs de prophètes
Par tous vents nos jardins s'émerveillent
Là-haut l'île suspend sa crinière
Voyageur des vents souffle les mots
Acquitte-toi des frontières
O vents des mots
Lavez l'écorce et le champignon des songes
Là-bas m'attend une auberge marine
Salaison de mots
Et conteurs en veille
Et paroles d'embruns

Et compère Soleil
Ceux qui s'en viennent sont de connivence
Plumes que laissent les voyageurs des vents
Aux pirates et aux dieux

Ernest Pépin

Faugas/ Lamentin
Le 30 décembre 2011



Passagers des Vents

Crépuscule forgé de lumière
 La fille des eaux mendie la rive
 Les rires libèrent les poissons de la nasse
 Les écailles du matin prémices des marées
 Mon bonheur de bagasse brune
 les tracasseries de la brume se dissipent
 avec les rhums rebelles évadés de l'orphelinat

Je retourne à mon chevalet d'enfance
 des pigments plein les lèvres
 un baiser au front du sagittaire.

J'ai fais le tour de moi
 trois fois toupie
 je suis tombé
 déchu de mon trône

Quand tu m'a ramassé j'étais de paille et de limon
 plus sale encore que l'horizon
 mes yeux ne savaient plus que dire

Tu es venue entre les lignes tu as franchi tant d'estuaires
 Le ciel froissé comme un suaire avait enseveli ma bouche

Haïti la mer que je touche avant de m'en aller danser
 Il faut des rondes pour bousculer la quadrature des carnavals
 Tu as brisé ma sarabande
 je volte face à ton nombril
 mon poème détraqué
 briquet qui cherche flamme sous la pluie
 rallume les mégots perdus
 la fumée a confondu nos amours vif argent

Polaroïd exhumé du sable
 un gamin chevauche ses sandales
 J'étais langouste à la chair noire
 des ailes ont grandi dans mon sang
 des calligrammes incandescent m'ont fait traverser le miroir

Haïti je brûle aux merveilles
 l'herbe sèche de mes trente ans
 A demi-mot le bleu s'éveille
 aux paupières de l'instant

Je descendrais plus bas qu'étoile pour licencier tes bas
 résilles
 contre ta peau la faim grésille
 les parfums assaillent la mémoire
 en tourniquet créole-cagoule
 ma colère se fond dans la foule
 pour témoigner la transparence des bûchers à
 l'applaudimètre

Les ancêtres ont des élégances de fins distilleurs
 ton odeur kidnappée sur les docks
 je bois la vie à bord goulot,
 si loin, si longs sont les sanglots
 Finalement la mort s'en moque
 Un vent de passage pour envoler l'époque.

Julien Delmaire

Inventez- vous des dieux...

inventez-vous des dieux qui vous laissent libres, des rêves qui vous élèvent, des peurs qui enseignent l'exigence, des peuples et des amis qui vous donnent l'exemple et le courage, parlez aux fleurs, aux rivières et aux vents comme si c'était vous-mêmes, regardez les hommes comme de petits soleils, ayez des émotions et des admirations, laissez-vous emporter par la bonté et le désir d'offrir, aimez ce qui est vivant qui rit, qui pleure, qui chante et chantez avec eux, ne soyez pas tendre avec votre corps, soyez bienveillant avec tout le monde, ne vous apitoyez jamais sur vous-mêmes, prenez la douleur comme un signe de vie, les ennuis comme l'écume de l'action, les larmes ne servent qu'à nettoyer les yeux et utilisez-les pour dégager votre cœur, dites-vous que personne ne peut rien pour vous, que personne n'est la cause de vos manques et souffrances, que vous êtes seul à décider si vous êtes du manger pour la mort ou manger pour la vie, créez-vous une richesse qui n'a rien à voir avec les biens de ce monde, faites battre votre cœur et votre esprit, aimez la solitude comme on va vers les autres, conservez le silence comme on prend la parole, tombez quand il le faut mais ne restez jamais à terre, changez tous les jours et restez ce que vous êtes dans ce changement qui va, cherchez chaque jour quelque chose à apprécier, quelque chose à célébrer, quelque chose à construire, là où il n'y a pas d'hommes soyez des hommes, là où il y a des hommes soyez des frères, là où il y a des frères soyez des pairs, soyez dans rien pour être dans tout, là où l'on prie écoutez ce qui monte, là où on ne prie pas voyez ce qui se fait, là où on aime aimez plus que tout le monde, là où on n'aime pas chérissez la beauté, gardez un œil sur vous, un œil qui doit vous trouver beau ! Faites de manière impeccable ce que vous pouvez faire, et ça vous le pouvez !... Et, je vous le dis, sacrés morpions : la mort n'aime pas ces manières-là !...

Patrick Chamoiseau

Extrait de « Bible des Derniers gestes » – Editions Gallimard.

Prefète Duffaut 2004. Il a fêté ses 89 ans ce 1^{er} janvier. Collection Monnin



Camarades

« La poésie doit être au service de la révolution. »

André Breton

« La révolution doit être au service de la poésie. »

Guy E. Debord

La réalité est un bloc mou.

La chute d'une feuille
de la lumière d'un arbre
ressemble à l'ombre
d'un papillon qui meurt.

La réalité forme
les arabesques de la chute.

Et c'est juste après dans
les creux tannés de douceur
de la peau que scintille
la volonté soutenue par les yeux.

La réalité ordonne
les contractions de la volonté.

Mais la volonté camarades qui êtes
partis irréels ivres ou sous perfusion
celle des muscles et celle des bourgeons
se soustrait du malade bloc mou réalité.

Voyez. Les crépuscules désassemblent.
Les crépuscules ne sont pas décortiqués impunément.

Tom Nisse

Bruxelles

Un jour ça file

Un jour ça file, l'emploi, la vie
On devient papa du dimanche
Papa déchu, papa silence
Qui découvre sa transparence
Et ce qui était inconnu
L'humanité qui s'effiloche
La douleur de l'incohérence
D'un avenir mal advenu

Puis d'un seul coup, on s'aperçoit
La rue est en bas de chez soi
La dignité, c'est peu de chose
Dans les regards indifférents
S'écartant dès qu'on s'en approche
On n'est plus papa du dimanche
Et l'on espère aux coins de rue
On n'est plus rien, mais ça s'arrose
Et ça tient chaud, près du néant

Les compagnons ont leurs histoires
Mais pour ce qui les a mis là
Toutes les chutes se ressemblent
Si banales, si terrifiantes
Il ne suffit pour n'y pas croire
Que d'aimer quelqu'un qui a fui
Se voit-on en chacun d'ici?
Qui protège-t-on quand on part?
C'est une illusion que l'oubli

Matthias Vincenot

Paris

Une passagère virtuelle

Rêver ce qu'en moi je porte
Tout doucement pousser la porte
Fouiller dans l'ombre
Les yeux grands ouverts
Poursuivre en retenant mon souffle
Les petits poissons argentés de la nuit
Et dans mes filets
Plombés par la peur
Ecarter les algues ruisselantes
Ramener en pleine lumière
Les formes et les couleurs de ma vie.

Porter ce qu'en moi je rêve
Nourrir les enfants blonds d'Erèbe
Tendre mon sein gonflé
Du lait qui coule dans mes veines
Rouge et chaud
Comme un brasier d'été
Sur leur tête folle caresser les lauriers
Les voir sauter au cou du soleil
Et grandir et courir et rire
Accepter de les perdre
Et pleurer et gémir et me plaindre.

Rêver ce qu'en moi je porte
Puiser l'eau claire
Au plus profond des amphores
Remuer sans fin la boue jaune du Delta
Défaire les épaves et les nœuds
Chanter pour tromper les sirènes
Avoir soif encore
Suivre un oiseau des yeux
Chercher la sortie vers le large
Lécher sur ma peau fatiguée
Le sel de la mer qui s'est retirée.

Porter ce qu'en moi je rêve
Sous le poids épuisant du désir
Tomber sans cesse
M'écorder l'âme et le cœur
Chasser les ânes et les chiens du chemin
Enterrer en riant
Les éclats du miroir les rimes et les os
Serrer les dents
Pousser ma pierre au plus haut
Hurler ma joie pour faire taire le silence
M'agenouiller au pied du temple du temps.

Me réveiller enfin au seuil de la mort.

Sara Oudin

France

Fè van pou mwen

Grenn sèl bò isit,
 Kite barik pran lari
 Tounen teson gravye
 pou manje malere wen
 Li midi tout bourik ap ranni
 Pandan kabrit ap simen famasi
 Soley la boule'm
 Li vle fè'm anraje
 Dlo nan je dlo nan kò
 M'ape swe tout koté
 Fè van pou mwen cheri
 Fè van pou mwen cheri
 Fè van pou mwen

Pandan m'ap di-w sa
 Marengwen debake
 Ak yon dividal mouche
 Ka kwensé'm k'ap mòde'm,
 Li midi men tout kloch ap
 sonnen
 Ferayè sou bòd mè
 dechennen
 Yo fè plantche k'ap pase
 K'ap fè fou k'ap rele,
 K'ap mande achete po mak
 Chodiè ki krévé,
 Fè van pou mwen cheri,
 Fè van, doudou

pa gen van k'ap souffle
 Ki kote van pasé,
 Fòk tann jou klèk karèm
 Lè tan rara rivé,
 Lè nodè fè péchè pè lanmè
 Lè fréchè ap pouse do chalè
 Lè sa cheri m'ap simen
 Bèl franj sou ou
 M'ap fè-w monte nan syèl
 Tankou yon sèvolan,
 Bot fil pou mwen ti moun,
 pot fil pou mwen m'anvi file-w,
 Cheri, gen van

Syto Cavé

Un trou dans les entrailles des tambours

Azor n'est plus de la terre des hommes
 c'est seulement dans l'azur cassé en deux
 qu'on pourra revoir les yeux d'Azor
 c'est dans le Goudou- Goudou de l'orage
 qu'on pourra entendre battre
 l'assotor qui vrillait dans son cœur

Azor est mort
 depuis ce jour
 tous les tambours du monde
 portent un trou dans leurs entrailles

la vache !
 le tambour a pris un coup dur
 le tambour a un mal dans la peau
 Azor est mort

sa voix était un pays
 -sans failles-
 et d'une magnitude à marrée haute
 qui produisait chaos avec échos dans l'au-delà

c'est désormais dans l'azur des Loas
 que la voix d'Azor chevauchera tambour
 c'est à l'horizontal
 que le jeune Loa baptisé Azor
 chevauchera l'éternité



1965 - 19 Juillet 2011

James Noël



Mario Benjamin 1994

Omabarigore

Omabarigore la ville que j'ai créée pour toi
En prenant la mer dans mes bras
Et les paysages autour de ma tête
Toutes les plantes sont ivres et portent leur printemps
Sur leur tige que les vents bâillonnent
Au milieu des forêts qui résonnent de nos sens
Des arbres sont debout qui connaissent nos secrets
Toutes les portes s'ouvrent par la puissance de tes rêves
Chaque musicien a tes sens comme instrument
Et la nuit en collier autour de la danse
Car nous amarrons les orages
Aux bras des ordures de cuisine
La douleur tombe comme les murs de Jéricho
Les portes s'ouvrent par ta seule puissance d'amour
Omabarigore où sonnent
Toutes les cloches de l'amour et de la vie
La carte s'éclaire comme ce visage que j'aime
Deux miroirs recueillant les larmes du passé
Et le peuple de l'aube assiégeant nos regards

Davertige

Le solo moteur

ma rétine au bleu clair
et aussi mon veston du premier
une tristesse que j'épingle à côté
coquette broche
avec des pétales blancs-de-frêle
me dépeçant le foie si tendre
je saisis promptement le bâton de craie
qu'une main généreuse me prête
et je calligraphie à la ligne
le nom de mon Inde

ma rétine remise au bleu
remise au clair
je tire sur pipe
maintes idées
un vain orgueil
longeant sur muscles l'avenue-
hello Georges-
sous Nordé
incorrigiblement peintre dans ma vie
docker avec biceps sur le wharf
je déballe fantasmes par kilos

Paul Harry Laurent

À la poursuite du cheval

Quand il était adolescent
il vivait dans une ville
qui était une légende
au bord de la mer caraïbe.
Si on voulait on pouvait
se changer en n'importe quoi,
on pouvait être un arbre
qui marche et boit du rhum,
un boeuf qui joue de l'orgue
le dimanche à l'église,
un lion qui rend cocus
tous les notaires de la ville.
Lui, un soir de son adolescence
il était devenu un cheval de course,
il traversait au galop Jacmel
il hennissait et invitait les gens
à venir gambader avec lui dans la rue.
Mais portes et fenêtres restaient fermées.

Soudain une jeune fille est sortie
d'une maison de la place d'Armes:
c'était l'un des trésors de la ville,
elle était en chemise de nuit
et souriait à l'adolescent-cheval.
Quand il arriva auprès d'elle
la jeune fille quitta sa chemise
et sauta sur son dos: il galopa
galopa sans fin dans la nuit
en faisant plusieurs fois le tour de Jacmel.
Il sentait Hadriana toute nue sur son dos
comme le ciel nocturne sent les étoffes
ou comme la terre sent l'herbe au matin
il sentait sa saveur de jeune fille.
Il galopa galopa dans la nuit
avec l'étoile de Jacmel sur son dos,
avec la joie de la ville et toute la douleur
de la ville sur son dos...

Avec ses peurs et
ses haines sur son dos,
il galopa galopa dans la nuit
avec les baisers
et tous les rêves de Jacmel sur son dos.

Au petit matin ils allèrent à la mer
où ils se rafraîchirent longuement,
ensuite ils allèrent à la rivière
pour se quitter le sel du corps.
Plus tard il la déposa chez elle
sous les arbres éberlués de la place.
Quand il reprit sa forme de garçon
il avait les flancs ensanglantés,
il avait d'atroces douleurs aux épaules,
il avait très mal au cuir chevelu,
il resta deux semaines au lit
à regarder s'éloigner son adolescence
avec la plus belle fille de sa vie!

René Depestre



:: RETOURS EN ALLER-SIMPLE ::

L'ARCHIPEL DES VISAGES :: L'ARCHIPEL DES VISAGES :: L'ARCHIPEL DES VISAGES :: L'ARCHIPEL DES VISAGES :: L'ARCHIPEL DES VISAGES :: L'ARCHIPEL DES VISAGES :: L'ARCHIPEL DES VISAGES :: L'ARCHIPEL DES VISAGES :: L'ARCHIPEL DES VISAGES :: L'ARCHIPEL DES VISAGES :: L'ARCHIPEL DES VISAGES :: L'ARCHIPEL DES VISAGES



JEAN-CLAUDE CHARLES ARNOLD ANTONIN PAULETTE PUJOL-ORIOU ROUSSAN CAMILLE MONA GUERIN SACHA THEBO THOMAS SPEAR MICHELANGE QUAY LUCE TURNIER CHRISTOPHE CHARLES GERALD BLONCOURT VIVIANNE GAUTHIER

Voyage au bout de l'enfance

Avril 2011

Ça a commencé un premier avril dans une petite maison à Port-Salut, un petit paradis situé à 226 km de Port-au-Prince, cette blessure béante, où flotte des tentes au-dessus des têtes recroquevillées dans leur désespoir et leur honte, où le palais danse sur le même pied depuis bientôt deux ans, et les ONG pataugeant dans leur fiction d'aides... une petite maison d'une étonnante vibration au milieu d'un beau jardin, avec des chambres qui portent toutes des noms de vents. Quand elle ne s'appelle pas Nordé elle s'appelle Harmattan, Sonde Miwa ou Brise de Mer. Avec une grande salle au milieu, comme une espèce de nombril interstellaire qui sert de points de ralliements aux passagers: Paolo Woods, Yanick Lahens, Marvin Victor, Makenzy Orcel, Christian Tortel, Jean-Pierre Magnaudet.

Une éternité qui allait durer quatre jours.

Quatre jours à contaminer positivement la ville en vrais titans de l'imaginaire, à changer les questions de place comme pour bouleverser l'ordre des choses, à regarder avec les yeux du futur toutes les potentialités dont dispose un pays comme Haïti pour pouvoir le mettre sur les rails, à se positionner en écrivains par rapport à la question «que peut la littérature?» Ce serait bête de la part des écrivains s'ils pensent qu'ils peuvent changer quelque chose avec leurs écrits, mais ce serait encore plus bête de dire que la littérature ne sert à rien.

Port-Salut. Deux mots aux couleurs de voyages et de lumières. Deux mots aux paysages verdoyants, aux champs de cocotiers à perte de vue, aux plages de rêves comme on n'en a jamais vu, aux enfants à qui il faut dire qu'ils sont beaux, qu'ils peuvent devenir des femmes et des hommes puissants s'ils le veulent, parce qu'ils ne le savent peut-être pas, parce qu'il n'y a personne pour le leur dire. Enfin deux mots remplis de chants d'oiseaux, d'évasions et d'éternités.

Voilà où je suis quand je suis à Port-Salut: dans un autre temps

Je me souviens plus du nom de ce grand malin qui a écrit ce magnifique vers disant qu'il faut naître avec le chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse. Si la poésie fusionne le temps et l'espace, mais son lieu est celui de ce chaos, celui de l'enfance, parce qu'on écrit aussi et surtout de là.

Pendant tout le déroulement de cette résidence inaugurée par le comité de Passagers des Vents dont l'écrivain James Noël est le maître d'œuvre, l'enfance était au rendez-



Image de Jean Pierre Magnaudet tirée du film **Pays réel, Pays revé** de Christian Tortel. De gauche à droite, Makenzy Orcel, James Noël, Paolo Woods et Yannick Lahens.

vous dans sa plus simple expression: j'ai souvenance du marchand de chapeaux qui avait tout bonnement laissé ce dernier partir avec ses chapeaux avec la garantie d'être payé lorsqu'il en aura ramené d'autres. Il devait passer récupérer son argent quelque part dans le quartier, chez un certain Miche Monnin, l'auteur du roman Manes Descollines récompensé par le prix littéraire Henry Deschamps, qu'il trouvera sûrement parce qu'il est très connu dans la zone pour ses actions civiques et sociales. L'acheteur, un homme aux poings chauffés à blanc, aux cheveux tirés vers le ciel comme un musicien de rock que ce marchand de chapeaux avait sans doute rencontré pour la première fois. J'ai aussi souvenance des rires d'aube de Yanick Lahens lors qu'elle s'était faite rabrouer par une de ces vagues spécialité Pointe-Sable, du somme de Christian Tortel adossé à ce petit bateau de pêche, son képi légèrement enfoncé, les tresses de Marvin Victor qui auraient bien servi à tirer ce petit bateau en mer et envoyer le journaliste de France-Télévision balader sur l'immense route salée, s'il se tenait en place, ce petit garçon qui ne peut pas dormir seul pour des raisons qu'on ne peut citer dans un article, de l'œil espion de l'appareil de Paolo Woods qui fige tout, sauf la fameuse chute du cheval...

4 avril. Date du retour. On voudrait rester encore un petit peu, ou toute la vie si possible. C'est ce que j'ai pu lire dans les yeux de Christian à l'heure du départ, en montant dans la voiture. Sur le chemin, moi et Gaby, un jeune homme assez sympathique dont James prétend être le frère, on perdait notre temps à commenter, à se demander comme de vrais gamins qui sera le prochain président

ou la prochaine présidente de la première république nègre. Sur la banquette arrière il y avait Anne, la plus grande cuisinière du monde, que je remercie au nom de tous les passagers, de plus en plus sereine, plongée dans ses profondes pensées d'octogénaire. Président ou présidente, elle n'avait rien à cirer, elle. Comme si pour elle toute cette histoire se passait sur une autre planète.

Makenzy Orcel

Port-au-Prince, le 9 avril



Image de Jean Pierre Magnaudet tirée du film Pays reel, Pays revé de Christian Tortel.

Lettre de Port-Salut

chambre: brise de mer

Une fois arrivés aux portes de la ville, comme prévu, vu que je ne savais pas où se trouvait la maison des Passagers des Vents, j'ai attrapé mon téléphone mobile pour appeler James qui, sans doute occupé avec les premiers résidents, a laissé à une voix inconnue le soin de me répondre, une voix dans laquelle, étonnement, j'ai décelé une pointe de crainte mêlée de ces trémolos propres à celle des vieux marins ivres, et qui était longue à me donner les indications nécessaires après quoi Luu et moi avons emprunté une petite route de terre bordée d'herbes folles,

laquelle était facile à trouver, ce qui m'a paru de bon augure, comme le fait d'ailleurs d'être accueilli chaleureusement par une femme, Pascale, au lieu de l'un des autres résidents: Makenzy, ou le photographe Paolo, bien qu'ils aient un magnifique sens de l'humour, et point de mauvais bougres; un accueil qui a fait se lever en moi une joie qu'il ne m'avait pas été donné de sentir depuis des jours, en plus de la présence de Yanick qui, allongée dans un hamac, sous quelques grands arbres de la cour, lisait un livre dont le titre ne m'intéressait pas plus que son contenu, en regard du visage de sa lectrice où j'ai lu le verdict de mon goût des femmes mûres, —sachant que je ne te cherche pas en elles, maman, autrement dit une autre version de toi, et n'ai pas en horreur les jeunes filles, loin de là, bien que je les trouve bavardes, donc menteuses, en tout cas dépourvues de ce don pour le rêve et le silence qui rendrait à certaines femmes leur vrai visage — à telle enseigne que j'ai oublié sur le coup que Luu et moi venions de faire plus de cinq heures de route, à bord de son 4×4, slalomant entre les nids-de-poule et les dos-d'âne, ne m'étant même pas plaint d'ailleurs du décalage horaire suite à mon récent vol long courrier Paris-Pointe-à-Pitre-Port-au-Prince, ni de ma cuite de la veille, car toute route me mène non à toi, dans tes bras, mais dans tes entrailles.

Marvin Victor

Port-Salut
Résidence des Passagers des Vents



Image de Jean Pierre Magnaudet tirée du film Pays reel, Pays revé de Christian Tortel. De gauche à droite, Léna et Anne

Une livre de chair

J'ai ruiné tout le monde, il avait dit avec une voix rauque. J'ai ruiné tout le monde, même moi. Je n'ai plus rien. Je ne sais rien faire. Je sais gagner des fortunes, c'est tout. Plus personne ne veut de moi. C'est fini. Le jeu est terminé. Les joueurs sont liquidés.

Norman avait la peau moite. Je ne pourrai plus me refaire. Il faut de l'argent pour ça et je n'en ai pas. Plus d'argent. Plus rien. Il était amer et il avait peur et il était très pâle, livide presque.

Romain ne ressentait pas de peine pour lui. C'était l'homme qui l'avait ruiné et il lui en voulait, énormément et maintenant qu'il était en face de lui, il ressentait un tel élan de haine qu'il en était surpris. Il n'avait jamais éprouvé de la haine comme ça. Il observait Norman.

Il faut que tu m'aides. Norman le regardait dans le fond des yeux. Il faut que tu m'aides.

Avec quoi ? Tu m'as ruiné et tu me demandes de t'aider ? Romain sentait le mépris dans sa voix, un mépris profond et sans ambiguïté. Il était venu par curiosité, pour voir ce que Norman allait faire. Juste par curiosité. Il n'avait pas encore résolu son problème, tout nouveau, celui de n'avoir plus rien, rien pour manger ou payer son loyer. Ce n'était pas encore réel pour lui. Il était ruiné mais il ne s'en rendait pas encore compte, pas vraiment, c'était encore flou puis il pensait sincèrement que l'argent allait forcément tomber de quelque part. Il ne pouvait pas exister sans argent, c'était impossible, quelque chose allait arriver pour le sortir de cette impasse et il s'était dit que Norman voulait le voir à cause de ça, qu'il avait peut-être une idée ou de l'argent pour lui et maintenant il était face à ce type pitoyable qui lui demandait de l'aide. Il s'était penché sur la table pour boire une gorgée de bière puis il avait fouillé dans sa poche et pris son paquet de cigarettes et il en avait sorti une du paquet et l'avait allumée en inhalant la fumée, lentement et il avait observé la fumée se dissiper puis il avait regardé Norman.

Qu'est-ce que tu vas faire pour me rembourser ?

Norman avait l'air de ne rien entendre. Il était toujours debout à côté du fauteuil.

Alors ? avait insisté Romain. Norman ne disait rien, il observait le fauteuil puis il était allé vers la fenêtre puis il était revenu s'asseoir dans le fauteuil et il avait dit qu'il n'en savait rien, qu'il était complètement perdu et il ne savait pas vers qui se tourner. Il ne recevait plus de coups de fil et plus personne ne répondait quand il appelait et il s'était rendu compte qu'il n'avait pas d'amis, pas un seul. Personne n'en avait rien à foutre de lui et pourtant, quand il avait de l'argent et de la puissance et que tout allait bien, il avait plein d'amis et il avait toujours pensé que c'étaient de vrais amis. Le seul qui avait répondu à son coup de fil, c'était lui, Romain. Il se disait que Romain était un vrai ami et sans doute le seul qu'il avait. Il avait une voix geignarde qui agaçait Romain mais il était resté assis pour voir ce que voulait Norman. Peut-être qu'il avait une idée.

Tu es mon seul ami, répétait Norman. Il faut que tu m'aides.

Avec quoi ?

J'ai peur de mourir. Il n'y a rien devant moi. Je ne sais pas quoi faire. Qu'est-ce que je vais devenir ?

Sa voix était faible, rauque et faible, presque un murmure. J'ai peur de déconnecter.

Il avait cessé de parler pour réfléchir puis il avait repris le fil.

Hier, sans m'en rendre compte, j'ai failli me tuer. Sans même m'en rendre compte. Je ne me contrôle plus. J'ai besoin d'un peu de coke. L'alcool ne m'aide pas puis je n'ai plus que quelques bouteilles. Je n'ai plus rien.

Il s'était tu, épuisé. Romain pensait que c'était vraiment très glauque et il ne voyait pas pourquoi il devrait l'aider à ne pas se tuer. S'il voulait se suicider, il n'avait qu'à se suicider. Quelle importance ? Norman ne servait plus à grand-chose. Il l'avait ruiné. Ils n'étaient pas amis. Romain ne devait rien à Norman, il ne l'aimait pas puis il était pitoyable et Romain détestait ces effusions de sentiments. Ça manquait d'élégance. Romain s'était levé.

Il faut que je parte.

Il s'était arrêté devant la porte. Norman était toujours assis. Il avait l'air abasourdi.

Je ne veux pas t'aider. Tu n'es pas mon ami. Tu ne l'as jamais été. Tu n'as plus d'argent, plus de relations et tu m'as ruiné. Ça ne me gêne pas que tu meures. Que tu sois seul. Je m'en fous. Tu ne comptes pas pour moi. Ta vie n'est rien. Il vaut mieux encore mourir.

Il était sorti de l'appartement et avant de refermer la porte derrière lui, il avait regardé à nouveau Norman, il était toujours assis dans le fauteuil et ses mains étaient agrippées aux accoudoirs et des larmes coulaient sur ses joues. Il pleurait mais il ne semblait pas en être conscient. Romain lui avait dit qu'il était pitoyable et il avait fermé la porte derrière lui.

Deux jours plus tard il avait appris son suicide par une annonce dans le journal. Ivre, Norman s'était jeté de son balcon.

Pia Petersen

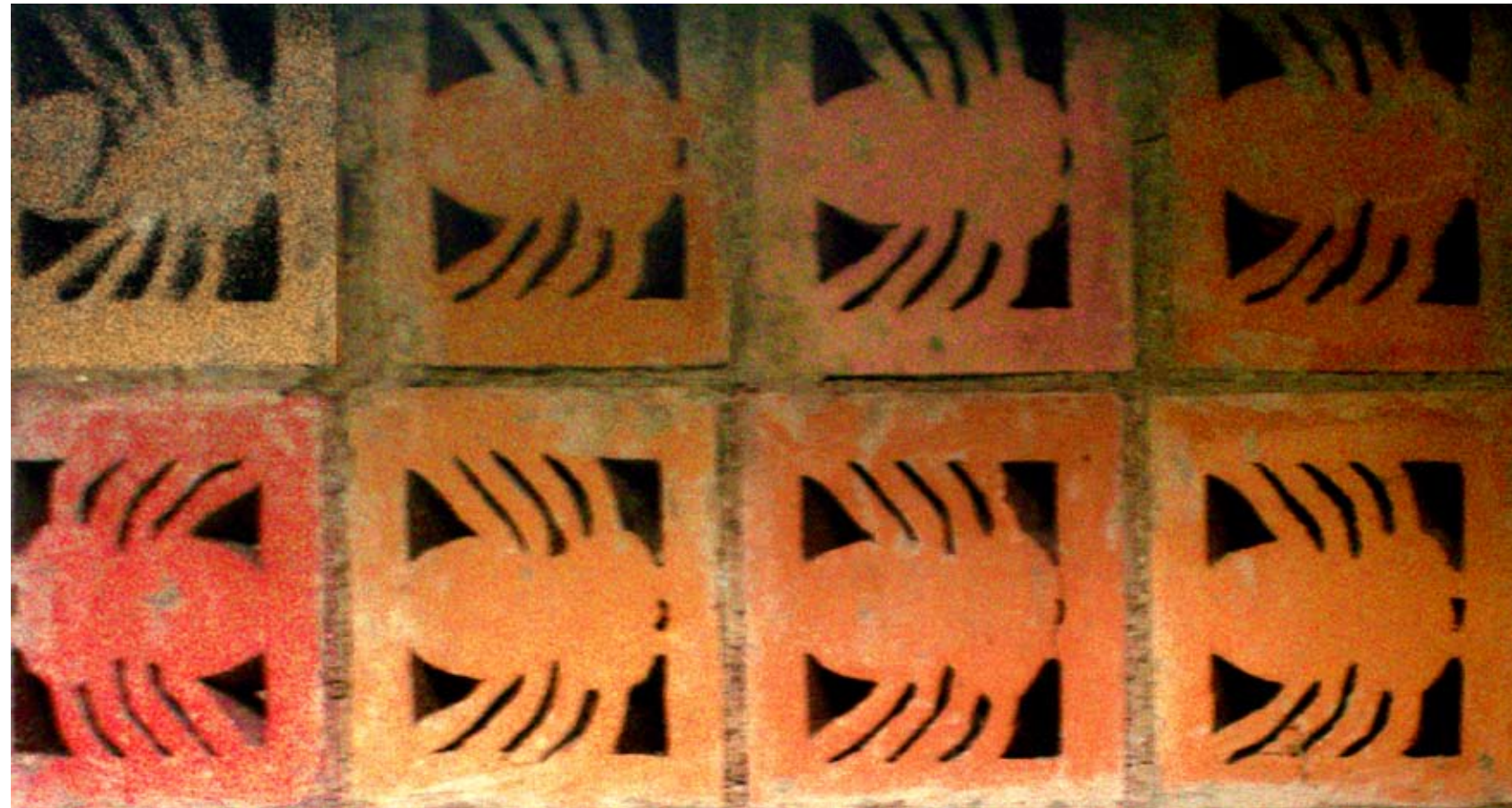
Le cœur des enfants léopard

Extrait

De Vancouver à Brasilia, parmi les gangsters new-yorkais, à Bahia ou à Lagos, derrière les barreaux de Fleury-Mérogis ou sur les bancs des amphithéâtres de la Sorbonne, chez certains junkies de la gare centrale d'Amsterdam, pour les orphelins sidéens de Mombassa, pour un grand nombre de passagers pressés et serrés du RER A à Paris, dans la mémoire des défunts qui veillent sur le Congo, sur tous les visages des participants des cérémonies vaudou en Haïti, pour ceux enfouis depuis des siècles sous le sol du continent africain, sous l'uniforme des tirailleurs coupeurs d'oreilles, drogués, enragés, embourbés dans les tranchées des Flandres de la guerre de 14-18, sur les ossements qui jonchent le fond de l'Atlantique, chez les demandeurs d'asile aux autorités de l'Union européenne, pour les vendeuses du marché de Brixton, dans la liesse des sound systems à Kingston, et surtout pour les génocidés du Rwanda,

... Afrique erre sur nos peaux noires.

Wilfried N'Sondé



Vent d'Ouest

C'était un matin qui n'en finissait pas de naître, peut-être n'aurait-il jamais du voir le jour. Un matin sombre et menaçant. La grande avenue blanche fut secouée de sanglots. Ses eaux sont devenues troubles et violentes. C'était le vent. Il a tout levé : les cœurs et les certitudes, les arbres – le peu qu'il y avait- et les toitures. Un vent d'ouest, peut-être venait-il de l'est ou un vent du sud, si ce n'est pas du nord. Il venait de partout car ici les points se confondent puisque c'est l'ouest, non le nord ouest, d'aucuns pensent que c'est le sud-sud, à la rigueur le sud ouest. Mais non, c'est l'ouest, disons le nord ouest. Alors le vent a balayé l'ouest et l'est, le sud et le nord, et l'avenue a été submergée par les eaux en furie. La chaussée a disparu sous les flots d'écume blanche, les guirlandes et les calicots se sont noyés. Les cris et les larmes se sont étouffés dans les gorges meurtries. Les paroles se sont effacées, les écrits se sont tus. La falaise s'est creusée, le gouffre s'est élargi, les rives se sont éloignées. Les arbres se sont desséchés, les toitures ont disparu. La mer s'est retirée au loin, exhumant cadavres et débris.

Ceux qui ont échappé au désastre ne pouvaient plus rien voir : ni la mer, ni le sable. Ni les pierres, ni le ciel. Ni les tombes, ni les roses. Ils se sont retirés qui derrière un voile, et qui derrière une clôture. Plus personne ne voyait rien. Plus personne ne voulait voir. Dans cette avenue, hier blanche au milieu, bleue tout autour, aujourd'hui souillée, ceux qui ont échappé marchent à l'aveugle. Les épaules affaissées, le dos voûté, ils rasant le sol et se cognent aux murs. Comme si un mur s'était élevé devant eux. Le mur s'est construit dans leurs yeux.

Suspendue à la falaise, une maison bleue. La fenêtre est bleue. Ses volets sont bleus. Elle semble surveiller les eaux de la blanche avenue. A la fenêtre, une femme. Oui, une femme. Pas jeune, pas trop âgée. Entre deux. Belle, bien sûr. Et bleue. Une femme bleue. Comme les volets de la fenêtre. Pas très grande, avec un beau sourire. Le sourire qu'on fait quand on est devant la mer. Des cheveux courts et légers pour tressaillir à la brise du soir. Elle aurait des yeux qui changeraient de couleur avec le soleil : verts, marrons, puis gris, enfin bleus. Comme la mer, et les volets de la fenêtre.

Installée sur le rebord de la fenêtre, elle rêverait. Rêver. Elle serait un papillon qui volerait. Elle irait loin. Au gré du vent et de ses désirs, elle se poserait au sommet de la Giralda pour entendre le muezzin appeler à la prière, ou sur les bancs de l'Église mudéjar de Santiago del Arrabal pour écouter une messe, se retrouver auprès d'un saltimbanque sur la Rambla et rire de sa virtuosité.

D'un battement d'ailes, elle se retrouverait à la fontana Trévi où elle se poserait sur l'épaule d'un amoureux qui jette des pièces le dos tourné au bassin, avant d'arpenter le Colisée, chef d'œuvre du génie de l'homme, et enfin clore son pèlerinage par un détour piazza San Marco.

Elle pourrait aussi se retrouver au Chiado ou à Alfama pour écouter la complainte du fado, ou encore voleter au dessus des peintres de Montmartre, avant de se poser du côté de la Tour Eiffel. Elle rêverait. Peut-être aussi...

Il n'y a pas de femme à la fenêtre bleue de la maison bleue. Elle a du partir. La femme bleue a du partir quand le vent s'est levé. Elle a abandonné la fenêtre bleue. Et la maison. Elle a du fuir. Elle refusait le mur : ne plus voir les arbres, ni les fleurs, ne plus ramasser de coquillages en bord de mer, ne plus construire... Quand bien même ce serait avec du sable ! Ne plus rire gorge déployée, ne plus sourire, ni séduire, ne plus imaginer, ne plus rêver. Ne plus rêver : quelle tragédie ! Plus de papillon : quelle horreur !

La maison bleue n'est plus bleue. La fenêtre bleue n'est plus bleue. Les volets bleus ne sont plus bleus. La femme bleue est partie. La femme bleue qui aurait du habiter dans la maison bleue aux volets bleus est partie.

La femme bleue a abandonné la maison de la fenêtre bleue. Elle a fui la mort charriée par le vent. Un vent qui ne venait pas de l'ouest. C'était un vent d'est qui a balayé la blanche avenue de l'ouest. La femme bleue est partie. Elle n'a pas renoncé à ses rêves.

Yahia Belaskri



Manès Descollines

Il y a ces nuits blanches avec la mer qui frappe les quatre panneaux de ma tête dans le chant absurde des criquets en cercle autour de ma chambre et un papillon fou qui se cogne aux murs alors que je suis ici cloué à ce lit de fer seul dans le noir et le tic-tac de la montre bleue moi Descollines artiste maçon électricien céramique misicien pasteù romancier biographe.

- “Dans l’Amérique Latine le soleil éclaire toutes les coucouyes.

- Haïti première république noire. -

2h. 32 noté: un criquet, deux coucouyes.

- malette poussée.

- lit grincé

- Après la pluie, voix criarde d’une poule, trois fois”.

Et je me demande je me demande-oui pourquoi je suis là vivant ma vie et pas celle d’un autre, d’un dictateur d’une coucouye ! je m’interroge mais je sais que je ne le saurai jamais-non puisque mon père était cultivateur et ma mère une ignorante qui tressa des paniers et enfanta toute la longueur de sa vie qu’elle est morte sans savoir son âge et qu’il a fallu vendre au rabais nos trois seuls cochons pour l’enterrer dans la dignité, Je me demande mais je ne trouve pas.

Lui a toutes les réponses:

Ceci fait cela... scien-ti-fi-quement prouvé que... et il peint ses portes en noir - des portes vitrées en noir - que pour me rendre à son bureau avec mes toiles je dois emprunter le corridor du DEPRESSION-BAR moi un artiste! Il dit qu'il a dû se résoudre à le faire parce que les Haïtiens ne peuvent rester debout sans s'appuyer et qu'ils salissent ses portes vitrées. Vous croyez ça vous ? En vérité ce qu'il veut c'est effacer les traces brouiller les pistes me faire devenir chien errant l'un de ces parias qui quand ils aboient on croit qu'ils vont tomber que je ne sais plus où est l'entrée de la Galerie et pourquoi je dois abandonner ma fille.

J'écris dans mon carnet:

- 2hres a.m. deux criquets au dessus des autres.

C'est une nuit tropicale illuminée par un roi pyromane qui lance dans le ciel des milliers de pluie d'étoiles et chaque fois que la mer frappe la falaise des centaines de lucioles se dispersent au dessus de la savane avec leurs petites lanternes fluorescentes.

Dans le cimetière qui se repose au pied de la colline les tombes frileuses se serrent les unes contre les autres, chèvres égarées, et Manès qui a peur de la nuit voit bouger leurs croix de fer.

Michel Monnin

Extrait



Cimetière de Port-Salut © Dominique Gillerot, décembre 2011



Le présentateur-commentateur

Après ce combat emplumé, reprenons notre souffle et disons les choses clairement. Oui, depuis quelque temps, c'est la mode en ce pays-ci.

Après ce combat emplumé, reprenons notre souffle et disons les choses clairement. Oui, depuis quelque temps, c'est la mode en ce pays-ci.

Autrefois, on appelait les coqs Tambour-Maître ou Becqueté-Zié, si vous voulez, le grand Tambourinaire et Arrache-lui-l'œil. Maintenant, on leur donne des noms d'hommes politiques. Christophe par-ci, Pétion par-là. Au début, je n'aimais pas ça... Mais quand on y réfléchit... mon Dieu! ce n'est pas une mode plus absurde que d'autres. Un roi... un président de la République, forcément ça se bouffe le nez... Et si ça se bouffe le nez, ça fait de bons noms de coqs de combat... Mais, me direz-vous, si du côté des coqs les choses sont simples, elles sont beaucoup plus compliquées du côté des hommes. Pas tellement. L'essentiel est de comprendre la situation et de connaître les personnages dont les coqs portent les noms. Qui c'est Christophe? Qui c'est Pétion? Tout mon rôle consiste à vous le dire :

Dans l'île de Haïti, jadis colonie française sous le nom de Saint-Domingue, il y avait au début du XIX^e siècle, un général noir. Il s'appelait Christophe, Henri Christophe, Henri avec un i.

Oh! il n'avait pas commencé par être général. Il avait été esclave, plus particulièrement esclave-cuisinier. (Il faisait partie de ce que l'on appelait à Saint-Domingue, les « nègres à talents », c'est-à-dire quelque chose comme un ouvrier spécialisé.) Cuisinier, dis-je, il le fut à l'Auberge de la Couronne (Retenez bien cette enseigne, marquée au coin du hasard objectif). A l'Auberge de la Couronne, dans la ville du Cap-Haïtien, à l'époque Le Cap-Français.

Contre les Français précisément, il prit une part éminente à la lutte pour la libération de son pays, sous la direction de Toussaint ouverture. Une fois l'indépendance conquise, Haïti née sur les cendres fumantes de Saint-Domingue, une République noire fondée sur les ruines de la plus



René Préval et son avocat, Jean-Claude Duvalier, son avocat et sa femme. Gérard Fortuné 2011

belle des colonies blanches, Christophe devint tout naturellement un des dignitaires du nouvel État. C'est alors, dans toute sa gloire, le général Christophe, le très craint et très respecté commandant de la province du Nord, un Père de la Patrie, comme on appelle, dans la Caraïbe, ce genre de personnages. Aussi bien, à la mort du premier chef de l'État haïtien, Dessalines, Dessalines le « fondateur », tous les yeux se tournèrent-ils spontanément sur Christophe, Christophe l'épigone. Il fut nommé président de la République. Mais j'ai dit que c'était un cuisinier, c'est-à-dire un habile politique. Et en sa qualité de cuisinier, il trouva que le plat manquait un peu d'épices; que la magistrature qu'on lui offrait était de viande par trop creuse.

Alors, abandonnant la ville de Port-au-Prince aux mulâtres et à leur chef, Pétion, il s'installa dans la province du Nord. Bref en Haïti coexistèrent désormais, et de manière pas très pacifique, deux États :

la République dans le sud, avec Pétion pour président, et dans le nord un Royaume.

Vous le voyez, Christophe, Pétion, deux maitre-coqs,
deux maîtres-caloge comme on dit dans les îles.

Oui, Christophe fut roi.

Roi comme Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et quelques
autres. Et comme tout roi, tout vrai roi, je veux dire tout
roi blanc, il créa une cour et s'entoura d'une noblesse.

Mais il ne faut pas en dire trop.

A tout seigneur, tout honneur, voici Henry I^{er}, Henry
avec un y. Pour moi, je me tais! A vous Haïti !

Dans le lointain : cris de gagaire. C'est la voix d'Haïti :

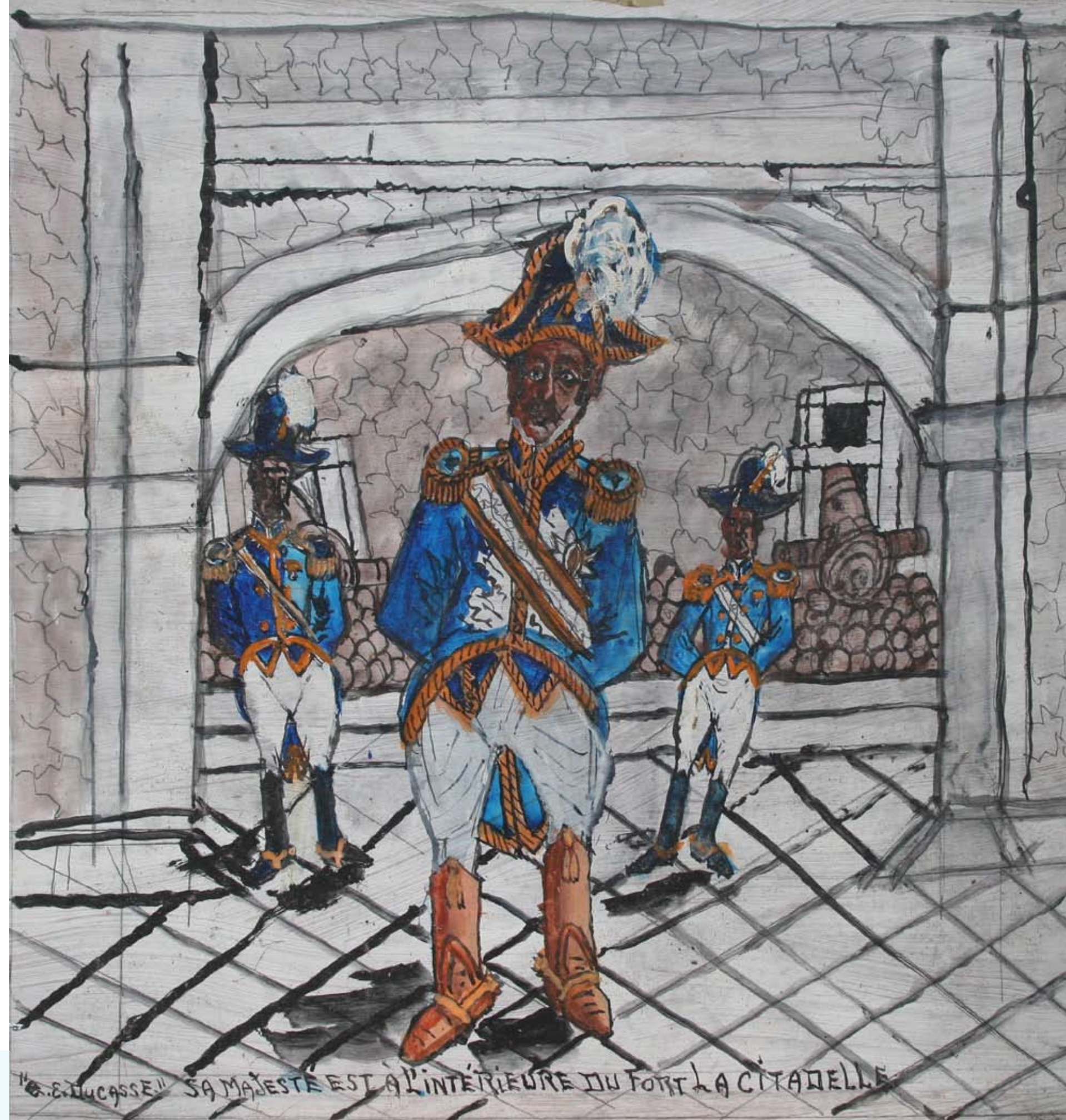
Allez Christophe! Allez Christophe!

Le rideau se lève sur la tragédie du roi Christophe.

Aimé Césaire

extrait de la tragédie du Roi Christophe

Gervais Emmanuel Ducasse. Collection Monnin



Au fil des événements

4 juin au 27 novembre 2011

Haïti à la Biennale de Venise

Le pavillon d'Haïti a présenté pendant cette Biennale, deux événements artistiques en parallèle : « Haïti Royaume de ce Monde » une exposition itinérante du commissaire Giscard Bouchotte, qui exposera les œuvres de 15 artistes (Sergine André, Élodie Barthelemy, Mario Benjamin, Maxence Denis, Edouard Duval-Carrié, Frankétienne, Guyodo, Sébastien Jean, Killy, Tessa Mars, Pascale Monnin, Paskö, Barbara Prézeau Roberto Stephenson, Hervé Télémaque, Patrick Vilaire)

Avec le support du photographe et de l'éditeur anglais Leah Gordon l'artiste italien Daniele Geminiani a conçu une exposition extérieure fixe, intitulée « Death and Fertility » (Mort et Fertilité). Le pavillon de la République d'Haïti a rendu hommage à Édouard Glissant, écrivain et philosophe des Caraïbes disparu cette année.

Octobre 2011 :

Festival de poésie a Jérémie

Jérémie, la ville des poètes, a accueilli du 14 au 17 octobre 2011 le festival national de poésie. « Ce festival est conçu en vue de créer un lieu de rencontre où tous les poètes du pays peuvent poser ensemble les problèmes de la poésie, échanger leurs expériences et communiquer aux jeunes leur passion et leur savoir-faire », a déclaré le président du centre culturel Jean-François Brierre, le docteur en droit Jean Guy-Marie Louis.

Novembre 2011 :

Festival Des Quatre chemins 2011

La Fondation connaissance et liberté (FOKAL) et l'Institut français d'Haïti (IFH), a organisé avec succès du 28 novembre au 10 décembre 2011 le festival de théâtre Quatre chemins. Avec plus d'une vingtaine de spectacles, l'édition de cette année peut être considérée comme « la première réalisée dans toute sa dimension publique à l'image des précédentes éditions, depuis la catastrophe de janvier 2010. »



« Quatre Chemins 2011 a servi de vitrine à la production haïtienne, avec des créations autour d'un théâtre citoyen », selon les organisateurs. Une telle initiative est liée « à l'émergence de jeunes artistes par la formation, l'accompagnement, le soutien à la création et à la diffusion. »

Plusieurs spectacles, créés ou interprétés par des metteurs en scène et des comédiens haïtiens, ont connu un grand succès lors de cette édition. Le public a pu voir des pièces comme « Si ce n'est toi » de Edward Bond, et l'adaptation théâtrale du roman Le « sang et la mer » de Gary Victor.

Le Louvre a donné carte blanche à l'écrivain **Jean-Marie Gustave Le Clézio** et les peintres haïtiens entrent au Louvre parmi lesquels deux artistes vivants : Préfète Duffaut et Frantz Zéphirin.



© Jean-Paul Guilloteau

Février 2012 :

Festival Étonnants Voyageurs



Michel Le Bris

Dans un communiqué remis à la presse, le collectif Etonnants voyageurs Haïti, annonce pour les 1er, 2, 3 et 4 février 2012 la réalisation à Port-au-Prince du festival Etonnants voyageurs. Jean-Marie Gustave Le Clézio, prix Nobel de littérature 2008 sera présent aux côtés des écrivains organisateurs (Michel Le Bris, Lyonel Trouillot, Dany Laferrière). Seront aussi présents en Haïti d'autres éminents écrivains comme Alain Mabankou, Régis Debray, Sami Tchak, Jean-Marie Blas de Roblès, Jean Rouaud.

Un hommage spécial sera rendu à l'immense poète haïtien, Georges Castera. « L'encre est votre demeure » est le thème retenu pour l'édition de février 2012. Après la première édition de 2007, la manifestation prévue pour janvier 2010, avait été annulée.

Le séisme du 12 janvier 2010 avait forcé les organisateurs de la deuxième édition d'Étonnants Voyageurs à annuler cet événement qui s'apprêtait à se tenir en janvier de cette même année en Haïti.

Etonnants voyageurs-Haïti se fixe comme motifs de « favoriser le dialogue entre écrivains haïtiens et étrangers, d'ouvrir la jeunesse haïtienne à la littérature contemporaine nationale et internationale, de permettre aux écrivains et aux journalistes étrangers présents dans le cadre de l'événement de découvrir Haïti dans sa diversité et sa complexité avec la complicité des lecteurs et des écrivains haïtiens. »

Mars 2012 :

250^e anniversaire du général Dumas

Le 25 mars 2012 marquera donc le 250^e anniversaire (un quart de millénaire!) de la naissance du général Alexandre Dumas, né a Saint-Domingue, devenue Haïti.

Dumas a vu le jour 25 mars 1762 à Jérémie, sur l'habitation Madère, de Thomas-Alexandre Retoré Dumas Davy de la Pailleterie, dit Alexandre Dumas, futur général de l'Armée française, des œuvres de Marie-Césette Dumas, « esclave noire de Saint-Domingue », et d'Alexandre-Antoine Davy, marquis de la Pailleterie, colon à Saint-Domingue. Le général est décédé le 26 février 1806 à Villers-Cotterêts (France).

Son illustre descendance inclut deux générations de romanciers, Alexandre Dumas père, auteur des Trois mousquetaires et Alexandre Dumas fils, auteur de La dame aux camélias.

Livre en folie

la prochaine édition de cette foire littéraire, consacrée en 2012 à la poésie, s'organisera le jeudi 7 juin.



Potrait du général Dumas par Louis Gauffier

Remerciements

Dominique Batrville, Yahia Belaskri, Georges Castera, Syto Cavé, Patrick Chamoiseau, Yves Chemla, Paula Clermont Péan, Louis Philippe Dalember, Julien Delmaire, René Depestre, Ananda Devi, Marc Endy, José Manuel Fajardo, Frankétienne, Inéma Jeudy, Gary Klang, Dany Laferrière, Yanick Lahens, Paul Harry Laurent, Valérie Marin La Meslée, Stéphane Martelly, Michel Monnin, Laure Morali, Michèle Marcellin Voltaire, Wilfried N'Sondé, Makenzy Orcel, Sara Oudin, Ernest Pépin, Pia Petersen, James Pubien, Emmelie Prophète, Rodney Saint-Eloi, Thomas C.Spear, Lyonel Trouillot, Marvin Victor,

Air France, CEC, Étonnants-Voyageurs, Fokal, Fondam, Iles en Iles, Institut français en Haïti et en France, Joker Electronic, Médiapart, Le Nouvelliste, Organisation Internationale de la Francophonie, Le Plaza, Presse Café, La TNH, Radio Métropole, Radio Vision 2000,

Dominique Gillerot, Nathalie Castera, Paul De Sinéty, Salomon Emmanuel, Anthony Fisher, Christian Tortel, Gab-Mary Noël,

Claude Baechtold, Olivier Beytout, Gérald Bloncourt, Bill Bollendorf, Jean-François Chalut, Gaby, Francesco Gattoni, Thierry Hengsen, David Ignaswesi, Michel Flynne, Gaël Monnin, Léna Monnin, Toni Monnin, Tom Nisse, Paul Muse, Antoine Tempé, The Supermat, Jim Sunkay, Roberto Stephenson, The Supermat, Antoine Tempé, Matthias Vincenot, Paolo Woods,

Sergine André, Mario Benjamin, Evelyne Benoit, Préfète Duffaut, Gérard Fortuné, Sébastien Jean, Jean-Baptiste Jesn-Joseph, Fritzner Lamour, Jean-Louis Senatus.

© Passagers des Vents

La revue "Intranqu'illités"

Direction: James Noël

Conception visuelle: Pascale Monnin.

Graphisme: Jacky Russo.





ITALIE-HAÏTI-ALGÉRIE-BELGIQUE-ÎLE MAURICE-ÉTATS-UNIS



makenzy orcel paolo woods marvin victor yanick lahens julien delmaire georges castera yahia belaskri francesco gattoni michel monnin

Haïti a toujours été une terre fertile où poussent des créateurs et créatrices s'enracinant dans le temps comme de grands arbres fruitiers. Afin de perpétuer cette richesse et ce grand bien parasismique qu'est la culture, celle qui fait que l'on ne se casse pas sous les décombres de l'ignorance, nous de l'Association « **Passagers des Vents** », croyons à l'urgente nécessité de monter un programme de résidences littéraires et artistiques en Haïti, qui prendrait racine dans la commune de Port-Salut.

Bénéficiant d'un cadre privilégié, cette initiative sera aussi un moyen efficace pour inscrire la vitalité créatrice haïtienne au coeur du mouvement et des palpitations du monde.

Manifester l'hospitalité littéraire et artistique à des voix issues de différents imaginaires, ne saurait que nous élever et nous conduire vers d'autres déploiements.

